

REVUE INTERNATIONALE DE COMMUNION ET LIBÉRATION

2011

TRACES

116

JANVIER | ANNÉE 11 | 4 €

LITTERAE COMMUNIONIS

À LA HAUTEUR DU DÉSIR

The background of the cover features a warm, golden-brown wooden wall with a grid pattern. In the foreground, there are two dark silhouettes of people. On the left, a smaller silhouette of a person stands facing right. On the right, a larger silhouette of a person in a long dress is walking towards the left, carrying a bag.

**Pourquoi n'avons-nous plus l'envie de grandir,
de construire, de rechercher le bonheur ?
Voyage vers la (vraie) source de la crise.
Pour comprendre d'où l'on peut repartir.**

Directeur de la publication :
Lionel Michon
redactiontraces@gmail.com

Comité de rédaction : P. Favre -
M. Iadarola - Père M. Pagani
C. Pilet - S. Plaisir
L. Sisto - M. Zappulli
G. Zucchi

Traduction : C. Bignamini
N. Dumery - F. & M. Esquier
P. Favre - J. Faure
C. Foletti - M. Fontana - F. Gillet
D. Jalade - C. Le Lay
E. Migliore - I. Rey-Herme
M. Rosada - F. Urbani - F. Zanenga

Collaboration : Père Francesco
A. Guerra - T. Martin - L. Michon
C. Ramadour - L. Daudry
J. Richard - L. Vanneste

Maquette : C. de Guillebon

**Adresse de la rédaction
et du siège social**
15 av. Franco-Russe - 75007 Paris
redactiontraces@gmail.com

Abonnements
abonnementtraces@gmail.com

Imprimeur
Accent Tonic' 20 - Paris

Numéro de registre ISSN :
1632-4439

Numéro paritaire :
0111 G 81503

Contacts en France :

LYON : E. Iadarola
elo.i@free.fr
04 78 24 05 34

PARIS :
cl.france@gmail.com

POITIERS : F. Musereau
fas.musereau@piximel.com
05 49 54 60 48

TOULON : F. Esquier
lesesquiez@free.fr
04 94 23 75 72

Contacts à l'étranger :

BELGIQUE : Mauro Zappulli
communionetliberation@
skynet.be
+ 32 (0)2 64 94 319

CAMEROUN : M. Bezzi
mauriziobezzi@tiscali.it
BP 20409 Yaoundé

CANADA :
contact@communionliberation.ca

CÔTE D'IVOIRE : Père Santagostini
cap.paolo@yahoo.fr

HAÏTI : M. Tambini
avsihaiti@yahoo.fr

LIBAN : T. Francis
therese francis@hotmail.com
+ (0)1 1 98 52 79

LUXEMBOURG : A. Cogliati
a.cogliati@eib.org
+ (0)2 43 79 60 36

SUISSE : P. Favre
fav@vtx.ch

SOMMAIRE

JANVIER 2011

PREMIER PLAN

10

L'ESPÉRANCE DE L'ÉGYPTE

Joseph Weiler, professeur de droit à l'université de New York, explique quel est le véritable ennemi du dialogue, à la lumière des paroles de Benoît XVI et de ce qu'il a pu expérimenter au meeting du Caire en octobre dernier : la sécularisation.



ÉDITORIAL	Le prodige que nous attendons tous par Julián Carrón	3
LETTRES	Udine, Rimini, Haïti, etc.	5
PREMIER PLAN	L'espérance de l'Égypte par Mattia Ferraresi	10
SOCIÉTÉ	Soudan La liberté à portée de main par Lorenzo Fazzini	14
	L'espérance de Beyrouth par Maria Acqua Simi	18
	La fin du botellón par Fernando de Haro	21
VIE DE CL	Afrique Rien ne nous manque par Pietro Alfieri	24
	AVSI à Grenoble Vraiment beau et bon ! par Elise Clavel et Bénédicte Dubus	27
ÉGLISE	Désirés par Dieu par le cardinal Jean-Louis Tauran	28
CULTURE	Le satellite Planck Premiers résultats d'analyses en provenance du ciel par Marco Bersanelli	30
PAROLES DU PAPE	La liberté religieuse, chemin vers la paix Extraits du message pour la 44 ^e Journée mondiale de la paix	34



14

Sud-Soudan

Mgr Mazzolari, évêque de Rumbek, nous raconte la souffrance d'un peuple en guerre depuis des décennies mais qui se bat pour la paix.

LORENZO FAZZINI



30

Les origines de l'univers

En attendant les premiers résultats du satellite Planck, un scientifique nous explique l'importance de ces recherches.

MARCO BERSANELLI

L'éditorial de ce numéro est un article de Julián Carrón
publié dans L'Osservatore Romano du 23 décembre 2010.

LE PRODIGE QUE NOUS ATTENDONS TOUS

« **M**a vie a toujours été traversée par cette conviction : c'est le christianisme qui donne la joie et fait grandir. On ne pourrait sans doute pas supporter une vie d'opposant systématique » (*Lumière du monde*, p. 28). Ces mots de Benoît XVI nous lancent un défi : que signifie être chrétien aujourd'hui ? Continuer à croire simplement par tradition, dévotion ou habitude, en se retirant dans sa coquille, n'est pas à la hauteur de ce défi. De la même façon, réagir avec force et s'opposer au monde pour reprendre le terrain perdu est insuffisant, le pape dit même qu'« on ne pourrait sans doute pas le supporter ». Au fond, aucune de ces deux solutions – se retirer du monde ou s'y opposer – n'est capable de susciter de l'intérêt pour le christianisme, parce qu'aucune ne respecte ce qui sera toujours la référence de l'annonce chrétienne : l'Évangile. Jésus s'est posé dans le monde avec une capacité d'attirer qui a fasciné les hommes de son temps. Comme le dit Péguy, « Il ne perdit pas ses trois ans, Il ne les employa pas à geindre et à interpeller le malheur des temps... Il y coupa (court)... En faisant le christianisme » (*Véronique*). Le Christ a introduit dans l'histoire une présence humaine tellement fascinante que tous ceux qui se trouvaient face à elle devaient la prendre en considération. Pour la refuser ou pour l'accepter. Il n'a laissé personne indifférent.

Aujourd'hui, nous nous trouvons tous devant une « crise de l'humain » qui se manifeste par une lassitude, un désintérêt vis-à-vis de la réalité, et qui concerne tous les milieux qui ont à voir avec la vie des gens. En effet, c'est un malheur pour tout le monde que les personnes ne se mettent pas en jeu avec leur raison et leur liberté. Et c'est justement maintenant que l'Église a devant elle une aventure fascinante, la même que celle des origines : témoigner qu'il existe quelque chose en mesure de réveiller et de susciter un intérêt véritable. « Mon cœur aussi attend, / regardant vers la lumière et vers la vie, / un autre prodige du printemps ».

Nous tous, comme le poète Antonio Machado, nous attendons le miracle du printemps, pour y voir s'accomplir notre vie. Et si, toujours avec le poète, on dit que c'est un rêve, pourquoi l'attendons-nous ? Parce que cette attente nous constitue de façon intime, comme l'écrit Benoît XVI : « On voit que l'homme recherche une joie sans borne et voudrait avoir du plaisir à l'extrême, il voudrait l'infini » (*Lumière du monde*, p. 88). Mais l'homme peut déchoir, le monde peut essayer de réduire ce désir d'infini en le minimisant ; il peut même s'en moquer en offrant quelque chose qui attire pour quelques temps, mais qui ne dure pas et laisse en fin de compte plus insatisfait et plus sceptique. Or, la preuve »

» de la vérité de ce qui fascine et réveille un intérêt, c'est que cela doit durer. Mais – on le voit quand on aime une personne ou quand on entreprend un nouveau travail – même les plus belles choses sont amenées à disparaître. Alors, le problème de la vie, c'est de savoir s'il existe quelque chose qui dure. Le christianisme a la prétention – parce que son origine n'est pas humaine, même s'il est visible sur le visage des hommes qui l'ont rencontré – de porter la seule réponse en mesure de durer dans le temps et dans l'éternité. Cependant un christianisme réduit n'est pas en mesure de faire cela. Nous savons par expérience qu'il existe une façon abstraite de parler de la foi qui ne suscite pas la moindre curiosité. Si le christianisme n'est pas respecté dans sa nature, tel qu'il est apparu dans l'histoire, il ne peut s'enraciner dans le cœur. Le christianisme est toujours mis à l'épreuve devant le désir du cœur, et il ne peut s'en libérer : c'est le Christ lui-même qui s'est soumis à cette épreuve. Ce qu'il y a de fascinant, c'est que Dieu, en se dépouillant de son pouvoir, s'est fait homme pour respecter la dignité et la liberté de chacun. En s'incarnant, c'est comme s'il avait dit à l'homme : « Regarde donc un peu si, en vivant en contact avec moi, tu trouves quelque chose d'intéressant qui rend ta vie plus dense, plus grande, plus heureuse. Ce que tu n'es pas capable d'obtenir par tes efforts, tu peux l'obtenir si tu me suis ». Il en a été ainsi dès le commencement. Quand les deux premiers disciples demandent : « Où habites-tu ? », Il répond : « Venez et voyez ». Sa simplicité est désarmante. Dieu s'en remet au jugement des deux premiers qui Le rencontrent. L'homme ne peut éviter de comparer continuellement ce qui se passe avec ses exigences fondamentales.

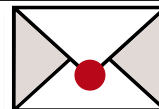
Certains pourraient objecter qu'à l'époque de Jésus on voyait des miracles, et qu'aujourd'hui il n'y a plus de prodiges. Il n'en est pas ainsi, parce que cette expérience continue à avoir lieu, comme le premier jour : lorsqu'on rencontre des personnes qui réveillent en nous un tel intérêt et une telle attirance qu'elles nous obligent à tenir compte de ce qui nous est arrivé. Comme le dit le pape, « Dieu ne s'impose pas. [...] Son existence est une rencontre, qui descend jusqu'au plus intime et au plus profond de l'homme » (*Lumière du monde*, p. 228).

Il y a quelques années, un de mes amis est allé étudier l'arabe au Caire. Il a rencontré un professeur musulman. La rencontre aurait pu se dérouler selon les stéréotypes de l'un et de l'autre. Mais il s'est produit quelque chose d'inattendu : ils sont devenus amis. Le musulman a demandé à mon ami pourquoi il était chrétien, et ce dernier l'a invité en Italie et lui a fait connaître le Meeting de Rimini. Poussé par cette rencontre avec une réalité humaine différente, il a voulu réaliser le Meeting du Caire, en impliquant de nombreux jeunes Égyptiens, musulmans et chrétiens.

Récemment à Moscou, j'ai connu des personnes qui, jusqu'à il y a peu de temps, n'avaient rien à voir avec la foi. Elles l'ont découverte en rencontrant des chrétiens qui avaient suscité leur curiosité. Certaines étaient baptisées dans l'Église orthodoxe et se sont intéressées au christianisme – ce qu'elles n'avaient jamais fait auparavant – grâce à des amis qui le vivaient avec intensité et plénitude.

Ce ne sont pas des histoires du passé, mais c'est quelque chose qui arrive maintenant, dans le présent. Au cours de sa visite récente en Espagne, Benoît XVI a invité à un dialogue entre laïcité et foi. Et comment l'a-t-il fait ? En indiquant une présence, un témoin : Gaudí, qui avec la *Sagrada Família* « a été capable de créer [...] un espace de beauté, de foi et d'espérance, qui conduit l'homme à la rencontre de Celui qui est la vérité et la beauté même ». Le pape a lancé un défi à tous, en rendant contemporain le regard du Christ et en indiquant la nouvelle expérience qu'Il introduit dans la vie : chacun peut s'y intéresser ou la refuser. Quand Benoît XVI nous appelle à la conversion, il nous dit que pour être témoin du Christ, pour nous faire « transparence du Christ pour le monde », nous devons parcourir un chemin humain jusqu'à la découverte de la pertinence de la foi aux exigences de notre vie. Je ne sais pas si un catholique peut se sentir exclu de cet appel du pape. Moi, non.

Julián Carrón



CE « NON » SUR L'ARDOISE

Cher père Julián, ma mère est gravement infirme. Alors que j'étais venu la voir un matin, en entrant dans sa chambre et en la voyant sur son fauteuil, la tête penchée devant la télévision qu'elle ne regardait pas, j'ai eu un coup au cœur. J'ai commencé à dialoguer avec elle comme je le fais lorsque j'ai un peu de temps : je lui pose une question et comme elle ne peut pas parler du fait d'une trachéotomie, elle me répond en écrivant sur une ardoise. Sans trop réfléchir, il m'est venu l'idée de lui demander : « Maman, tu ne penses jamais aux beaux moments de ta jeunesse, quand il y avait papa et que nous, tes enfants, étions tous à la maison ? ». Et elle, immédiatement : « Non ». La réponse péremptoire m'a un peu surpris et je lui ai alors demandé de nouveau : « Mais comment ça, tu n'essaies jamais de te rappeler une belle journée quand nous étions petits, un moment heureux ? ». Et elle, sans hésiter, a réécrit : « Non ». Alors j'ai compris qu'elle n'avait pas les idées confuses et je lui ai demandé la raison de ces réponses sèches. « Elles ne changeraient pas la situation présente » m'a-t-elle écrit. J'ai été vraiment impressionné par le caractère essentiel et la vérité de ce que ma mère m'avait écrit. Et puis je lui ai demandé : « Maman, mais alors, que fais-tu toute la journée ? Comment arrives-tu jusqu'au soir ? ». Elle a réfléchi un moment et m'a écrit : « Je pense et je prie Jésus » et n'a rien ajouté d'autre. Ces derniers temps, j'ai souvent repensé avec émotion et gratitude à ce dialogue car il m'aide à comprendre, mieux que toutes mes réflexions, ce qu'est la contemporanéité du Christ et combien il est facile pour moi de penser

à Lui comme on pense à un concept abstrait au lieu de Le reconnaître dans ce que j'ai devant les yeux. Dans sa situation difficile et apparemment sans espoir, où elle ne peut bouger, ne peut pas parler et dépend en tout et pour tout de la personne qui l'assiste, ma mère est contente et sereine. Elle est reconnaissante quand quelqu'un vient la voir, elle rit facilement aux bons mots, elle veut être emmenée à la messe et mange avec plaisir. Cette sérénité impossible étonne tout le monde et démontre mieux que mille discours que la présence du Christ remplit et accomplit la vie, quelle que soit la situation dans laquelle on est. Comme tu nous l'as dit en début d'année : « Penser à Lui sérieusement, avec cœur, signifie penser à Lui comme Jean et André pensaient à Lui pendant qu'ils Le regardaient parler, entièrement saisis, attirés par sa présence, où la raison qui les aidait à entrer dans la profondeur du mystère de cette personne, était sauvée par l'affection ».

Giovanni, Udine

PAS DE BONNES RECETTES MAIS LE VISAGE D'UN AMI

Cher Julián, un samedi, presque par hasard, j'ai participé à une rencontre organisée par un ami à Bologne. Sur le thème du travail : témoignages, récits. Je sortais d'une période un peu trouble avec un grand désir de bien faire et de me sentir valorisé dans l'entreprise qui avait souvent à faire avec des imprévus et des incompréhensions. Le résultat était que j'étais devenu cynique et polémique. J'ai exprimé ma demande comme je l'ai pu à Beppe, l'un des rapporteurs de la rencontre dont j'enviais vraiment la simplicité, la décision et la sincérité en l'entendant raconter comment il

avait vécu et vivait ses expériences de travail. À la fin de la discussion, on a parlé du fait que pour maintenir une position d'homme dans le travail (comme dans la vie), il est indispensable d'être face à un ami, car de toutes façons, même avec toutes les bonnes recettes, une position vraie ne tient pas longtemps quand on est tout seul. Je suis rentré à la maison un peu perdu : « Comment peut-on être ainsi ? Je ne suis pas du tout comme lui... ». Mais au milieu de tous mes doutes, une chose était certaine, je savais qui était l'ami à qui demander de l'aide : Beppe. Quelques jours plus tard, je l'ai appelé et nous nous sommes vus. Il est apparu immédiatement que le problème principal n'était pas les circonstances de travail mais la façon dont je me concevais dans le travail. En pratique, toutes les belles idées sur ce qui devait se produire dans l'entreprise afin que je puisse me réaliser n'étaient rien d'autre que mes propres schémas. Le problème était que presque toutes les choses n'allaient pas comme je le voulais moi, et que de toutes façons, même lorsque cela se produisait, inexorablement, cela ne me rendait pas heureux. Nous avons discuté jusqu'à 5 heures du matin et Beppe m'a laissé comme défi d'aller vraiment au fond des choses. Les jours suivants, le premier impact sur mon travail a été une expérience de liberté : finalement je respirais, comme quand on comprend que tout est pour soi et que rien ne peut nous empêcher d'aller au fond de ce que l'on fait, de l'aimer car cela existe, d'accepter le défi que la réalité est positive sans être dominé par la peur de se tromper et de se sentir jugé. Dernièrement, je redécouvre très souvent que je suis comme j'étais avant mais ce que j'ai

vu et appris je ne l'oublie pas et dès que je le peux je relis mes notes pour m'en souvenir et j'appelle Beppe.

Luca, Rimini

CRISES DE PANIQUE ET CETTE ÉCOLE TELLEMENT SPÉCIALE

J'ai 15 ans et je voulais te raconter mon expérience. En 5^e, je voyais mes amis qui intervenaient et participaient à tout alors que moi je n'avançais pas et j'étais énervé car il me semblait qu'il ne m'arrivait jamais rien. Cela a été la période où j'ai peut-être prié le plus. En 4^e, pendant les vacances estivales des Chevaliers (nom des jeunes lycéens qui participent à GS, *ndt*), face à une provocation du père Marcello je me suis décidé à intervenir en disant que j'étais là pour rencontrer quelque chose de plus grand qui me rende heureux. Tout a changé : je me suis battu en adhérant jusqu'au bout et à partir de là j'ai commencé à devenir protagoniste de ma vie. Arrive septembre : les débuts en 1^{re} et la fatigue de l'étude. J'ai des problèmes physiques, des crises de panique et des évanouissements. Après une consultation chez le médecin, je prends la décision d'abandonner l'école. J'ai commencé à vivre une expérience exceptionnelle en travaillant au patronage chez le père Marcello, et avec mon ami Dario, j'ai appris à prier le matin en disant les laudes. Arrive l'invitation à participer au *Triduum* pascal, mais avec les crises de panique, je ne peux pas y aller tout seul. J'en parle à ma mère et c'est avec stupeur qu'elle me dit qu'elle m'accompagnera. De retour – je ne l'oublierai jamais –, je parle avec elle du *Triduum* et je vois qu'elle a les yeux brillants. Elle me dit, émue, que mes crises de panique avaient été une « grâce » car elle avait rencontré une grande chose : l'amitié qui existe avec

mes amis. L'été arrive, je dois décider quelle école fréquenter, je prie. Un soir, nos amis qui vivent l'expérience d'accueil de la Cometa à Côme (maison d'accueil pour enfants et adolescents en difficulté née dans le mouvement, *ndt*) viennent dîner. Ils m'apportent des livres illustrant l'école Oliver Twist qu'ils ont mise sur pied il y a un an : c'est fait pour moi. Nous fixons le rendez-vous pour un entretien mais malheureusement on nous dit que le cours que j'ai choisi est déjà complet. En juillet, nous recevons un appel : un jeune s'est désisté, j'ai une place. Maintenant, je vais à l'école à la Cometa, je vis une expérience exceptionnelle entouré de personnes qui m'aiment. Le samedi et le dimanche, l'école me manque. J'ai un copain musulman. Un jour, il me dit qu'il veut quitter la classe. Au début, je cherche à le faire changer d'avis, puis en lisant l'école de communauté, je comprends qu'aimer quelqu'un signifie se passionner pour le destin de l'autre, ce qui ne veut pas dire rester tout le temps ensemble, mais accepter que son ami devienne protagoniste de sa vie, alors on est content pour lui malgré l'absence. Mon père est handicapé depuis que j'ai trois ans. J'ai toujours prié pour sa guérison. Aujourd'hui, je prie pour qu'il soit heureux.

Francesco, Buccinasco (Milan)

CATÉCHISME

Je suis une « vieille » catéchiste qui prépare les enfants à la première communion depuis 1992. Pendant toutes ces années, grâce à Dieu, j'ai vu grandir nombre d'entre eux. Ces circonstances ont toujours été pour moi très émouvantes et pleines de gratitude envers le Seigneur, que ce soit parce qu'ils m'en font goûter la beauté ou parce qu'ils « remplissent »

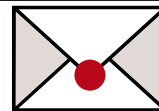
ma vie de sa présence. J'ai toujours été émue face à tous ces événements vécus et je me suis toujours demandé : « Que veux-tu me faire comprendre ? », mais peut-être qu'en cette circonstance le Seigneur a voulu me défier encore plus. En effet, le jour des confirmations, j'entends une jeune fille qui m'appelle et m'embrasse immédiatement. Elle me demande si je veux connaître sa marraine. J'accepte volontiers et ainsi je fais la connaissance de cette dame qui me dit qu'elle a été choisie alors qu'elle n'a aucun lien de parenté avec la jeune fille. Celle-ci nous fait comprendre que la parenté ne compte pas car ce qui a de la valeur c'est « la présence d'un autre » en disant : « Pour moi, vous deux, vous êtes un point de référence ». J'ai eu un moment d'émotion et surtout la certitude que le Seigneur se transmet vraiment à travers nos limites, mais en même temps, paradoxalement, Il nous rappelle à une responsabilité personnelle face à tout ce qui arrive.

Anna, Tolentino Macerata

POUCHON DEVENU LIBRE

Sœur Marcella, une amie d'Haïti, a invité en Italie – pour le Meeting de Rimini et pour un stage dans un hôpital italien – l'un des jeunes qui travaillent avec elle à Waf Jeremie, bidonville de Port-au-Prince connu comme un des lieux les plus pauvres et dangereux au monde.

Chers amis, merci pour la grande Gaide que vous avez apportée à Pouchon, pour la façon dont vous l'avez accueilli, regardé et accompagné dans sa première rencontre avec cette nouveauté par rapport à ce qu'il connaissait. Tout a commencé par une proposition de stage en hôpital, et ici, en Haïti, nous récoltons déjà les fruits de l'histoire qui a suivi. Pouchon est rentré, content



Écrire à : Rédaction de Traces - 15 avenue Franco-Russe - 75007 Paris - France

de revenir chez lui, d'avoir quelque chose à dire à ses compatriotes et à faire pour sa patrie. Quel spectacle de l'entendre raconter tout cela, lui qui avait toujours été des nôtres tout en désirant autre chose, comme s'il était de passage ! Désormais, c'est lui qui guide, qui indique ce qui est à faire et comment le faire, qui incite les autres à se mettre en marche pour changer le petit monde de Waf Jeremie, car il a découvert que c'est possible et que c'est à eux de se prendre en main.

Dès le début, il était évident que quelque chose avait changé pour lui, pour nous et entre nous : sa spontanéité avec moi, son autorité naturelle reconnue par les autres jeunes, la fierté de celui qui a été accueilli comme un homme et non comme un phénomène de foire, une nouveauté totale du regard, du cœur et du désir. Alors que j'étais malade, bloquée à la maison, eux, ils se parlaient, ils s'activaient. Ce qui était arrivé à Pouchon les

mettait tous en action ! Peu de jours après, nous nous sommes rencontrés chez moi pour parler du nouveau dispensaire, de ce que cela signifie pour nous d'avoir un lieu aussi beau, de la responsabilité qui nous est demandée, de la raison pour laquelle s'y engager, de la beauté avec laquelle nous voulons le faire, des missions de chacun, de la façon de vivre le rapport avec les mamans et leurs enfants. Pouchon a alors posé une série de questions qui nous ont aidés chacun à réfléchir sur ce qui était nécessaire pour pouvoir vivre tout ce que nous étions en train de dire. Ce sont ainsi des heures de rencontre qui ont filé, dans l'expérience d'un rapport totalement nouveau entre nous. Ce qui me frappait, c'était la liberté avec laquelle il agissait : c'est peut-être banal pour vous, mais pour moi, c'était le signe que quelque chose de nouveau avait commencé. Alors qu'il n'y avait plus d'eau à table, Pouchon, avec beaucoup de

naturel, est allé prendre une bouteille dans le frigo pour m'éviter cette fatigue. Dans cette culture, c'est un geste révolutionnaire : un noir qui, dans la maison d'un blanc, pense et réalise librement un tel geste devant les autres, et cela non pas parce que c'est son travail, mais parce qu'il fait partie de cette maison, construit la maison par ce geste. Son rapport avec moi en a été bouleversé, et c'était inimaginable il y a à peine deux mois.

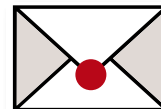
Pouchon est devenu libre, il est en train de faire sauter certains principes culturels. C'est un chemin à peine commencé et il a besoin de nous tous pour devenir toujours plus vrai. Pour cette raison, je me sens libre de vous demander de passer nous voir pour continuer ensemble cette grande aventure qui porte à la rencontre avec le Christ. Pouchon a à peine commencé son chemin : ne l'abandonnons pas.

Sœur Marcella, Haïti

BALADE DANS LES « LANGHE » AVEC UN HÔTE TRÈS SPÉCIAL

Des connaissances nous invitent à une fête dans une exploitation viticole dans les Langhe (situées dans la région d'Asti, *ndt*). Tout se passe comme dans un film : personnes importantes, nombreux sourires et mains à serrer, on goûte des produits typiques et on boit du très bon vin. Jusqu'au moment où les patrons de la maison invitent leurs hôtes à visiter la cave, escortés par l'aîné des enfants : Giuseppe. Au début, nous ne sommes que trois curieux, mais très vite le groupe s'élargit car, racontée de cette façon, avec un tel enthousiasme, chaque chose devient étonnamment fascinante : la beauté des grappes mûres sélectionnées une par une, la fête et la fatigue du travail dans la cave parmi les ouvriers, l'importance du bois bien choisi pour les barriques... L'estime de ce jeune pour sa propre famille, pour l'histoire et pour le terroir qui sont à l'origine de la naissance de son exploitation, l'intensité et la gratitude avec lesquelles il vit le présent sont palpables. Tous s'étonnent lorsqu'ils voient dans la cave les vitraux qui racontent l'histoire. « C'est important de travailler entourés de choses belles » nous dit Giuseppe en racontant ensuite l'histoire du moine qui les a réalisés. Nous sommes maintenant plus de vingt pendus à ses lèvres. À un certain moment, notre guide disparaît, juste à temps pour éviter les applaudissements des auditeurs : il s'est rendu compte que l'un des hôtes a des béquilles et il l'accompagne discrètement vers l'ascenseur. Dès que nous le croisons, parmi les verres de Barolo, les fumées de cigares et les tartines, nous l'arrêtons : « Tu es de CL, n'est-ce pas ? ». Lui : « Oui, comment l'avez-vous deviné ? ». Il est ému, un peu confus : il ne pensait pas... Il vient de finir l'université. Il nous confie qu'aujourd'hui vivre loin des amis du CLU (groupe des universitaires, *ndt*) ne sera pas facile. Nous nous embrassons avant de partir avec la promesse de nous revoir. En montant dans la voiture nous nous retournons de nouveau pour saluer : juste à temps pour le voir serrer la main à une file de gens qui, encore étonnés, l'entourent et l'assaillent de questions. Voilà, c'est le mouvement.

Carlo et Silvia, Pietra Ligure (Savone)



Écrire à : Rédaction de Traces - 15 avenue Franco-Russe - 75007 Paris - France

VÉRIFIER LA RÉALITÉ

Je suis ouvrier dans le bâtiment, et j'ai récemment travaillé sur un chantier pour une paroisse. Le travail m'ayant été confié directement par le curé, l'entreprise qui intervenait n'a pas beaucoup apprécié ma présence, même s'ils disaient le contraire. Ces derniers jours, le climat a été très humide, et les dalles que j'avais posées dans le bâtiment étaient complètement mouillées. Le curé s'en est inquiété, et en a parlé au chef de chantier ainsi qu'au géomètre qui ont tout de suite incriminé mon travail. J'ai donc été obligé de me justifier et de donner des explications au curé ainsi qu'au chef de chantier. J'étais tellement en colère, que je n'ai pas pu m'expliquer. Je n'ai réussi qu'à balbutier quelques mots pour justifier mon travail. Par la suite, j'ai pensé qu'il ne fallait pas uniquement me justifier, mais qu'il fallait aussi que je vérifie la vérité de la chose. J'ai donc mis une bâche sur le sol que je venais d'essuyer, et le jour suivant le sol était sec. J'ai ainsi pu prouver que l'humidité des dalles dépendait bien de l'humidité externe et non pas de ma façon de travailler. J'ai vérifié la réalité plutôt que de baser mon jugement sur un préjugé. Cette façon très simple d'affronter le problème m'a surpris, m'a rempli de sérénité et de gratitude parce qu'un tel regard ne vient pas de moi, mais de quelque chose que j'ai appris en faisant l'école de communauté, quelque chose qui est porteur de la signification que je vois dans le mouvement. Pour me défendre, j'ai dû défendre la vérité de la réalité ! Et il est tellement vrai que vivre c'est se laisser attirer par Lui.

Pelo

CELUI QUI DOIT ENCORE BEAUCOUP APPRENDRE

Tous les mardis je participe à l'école de communauté de la Magliana. Leçon après leçon, je me sens de plus en plus homme, car je désire vivre le quotidien dans sa totalité, conscient de la présence du Christ dans ma vie. Toute rencontre renouvelle l'éternelle tension vers mon destin, même la rencontre avec la personne la plus bizarre. Je vis tout comme une opportunité. Je suis infirmier en salle d'opération depuis longtemps, mais j'ai dû récemment changer de lieu de travail. Gens nouveaux, têtes nouvelles, vies nouvelles. Les personnes qui constituent ma nouvelle équipe travaillent ensemble depuis longtemps et me traitent en « petit nouveau ». Et notamment l'un de mes collègues, qui est persuadé que je dois encore tout apprendre, que j'en sais forcément moins que les autres, et de fait il ne me fait pas confiance.

D'un point de vue humain, je trouve ça très lourd. Je me suis aperçu que le sentiment qui dominait en moi à son égard, ainsi qu'à l'égard des autres, était le fait que je ne faisais que les supporter. Pendant une école de communauté sur le thème de la fracture entre le savoir et le croire, on a parlé de la foi comme connaissance.

J'y ai réfléchi et j'ai pensé à ce qui m'arrivait : j'étais fatigué de subir la réalité et je désirais vraiment la vivre pleinement. Le désir d'aller au fond de mon malaise et de comprendre le sens de ce qui m'arrivait m'a amené à reconnaître l'évidence : mes collègues existent dans ma vie, je ne les ai pas choisis, ils m'ont été donnés. Et partant de cela, ma motivation a changé.

Comme avant, je parle avec eux, je partage mes expériences, j'invite l'un ou l'autre à prendre un café, mais j'essaie de vivre ces gestes quotidiens en gardant cette question à l'esprit : « Qu'est ce que Jésus a à voir avec eux ? ». Aujourd'hui, tout en restant celui qui « doit encore beaucoup apprendre », quelque chose de nouveau est en train de se passer : mon attitude vis-à-vis d'eux change. Je ne veux plus m'arrêter à ce que je vois, je ne veux plus regarder les personnes en partant de leurs réactions. Ce qui me motive, c'est le désir d'être changé.

Roberto, Rome

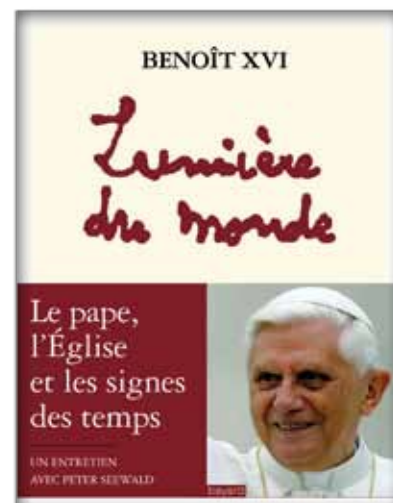


■ Le livre du mois : *Lumière du monde*, livre-entretien de Benoît XVI

Lumière du monde, le pape, l'Église et les signes des temps, le livre très attendu de Benoît XVI, vient de paraître en France aux éditions Bayard.

« [...] Le lecteur est frappé par la simplicité et la liberté avec lesquelles le pape parle de lui-même, de son attitude spirituelle. Il mesure l'immensité d'une tâche qui le dépasse, mais n'est nullement écrasé par elle, car il vit dans l'abandon à la volonté de Dieu qui la lui a confiée. Puisque la conduite de l'Église, à laquelle le successeur de Pierre est associé d'une manière unique, est d'abord due à la grâce divine, il s'en remet filialement à son Seigneur ».

Benoît XVI, *Lumière du monde*, Entretien avec Peter Seewald, éd. Bayard, Paris, décembre 2010, 276 pages, 21 €.



■ Le CD du mois :

Collection Spirto Gentil n° 52



Voi ch'amate lo criatore
(Vous qui aimez le créateur)

Laudes
médiévales

Chœur de Communion et Libération
dirigé par Pippo Molino

Vous pouvez vous procurer ce CD
en consultant le site : www.itacalibri.it

Tout subsiste en Lui - Luigi Giussani

Pour le monde médiéval la permanence du Christ dans l'histoire était un fait : le Christ était réellement une présence. Ces Laudes sont le fruit de cette vertu de simplicité qui adhérait à l'évidence de la stupeur que cet homme éveillait. La stupeur qu'il suscitait était comme une promesse : la promesse de quelque chose de meilleur, de plus fort, de plus vrai, de plus amoureux, de plus compatissant, de plus profondément vie... C'était une promesse. La vie humaine manque de dignité si elle ne naît pas du rapport conscient avec son propre destin, et donc avec le Christ puisque le Christ est le destin de toute chose. Et c'est de cette conscience émue que naissent les Laudes. L'indignité (c'est-à-dire le manque de noblesse, de dignité) est définie comme « ria », coupable parce qu'il nous a été donné de connaître le sens de notre destin. Et c'est en abolissant la « *ria indignanza* » que notre vie devient possible, que son amour, l'amour de l'Être, la signification dont tout est constitué nous devient familière ; et alors le goût de vivre devient possible, la certitude, l'espérance, l'affection envers soi et autrui, envers les choses, le présent, l'avenir.

Extrait de l'introduction de Luigi Giussani, tiré du livret inclus dans le CD.

REVUE INTERNATIONALE DE COMMUNION ET LIBÉRATION



TRACES
Un regard
qui éduque
à la réalité

TRACES ABONNEMENTS 2011

Nous vous proposons un abonnement annuel valable pour la parution de 11 numéros de *Traces*.

POUR LA FRANCE
tarif : 40 euros
Abonnement de soutien :
60 euros

Envoyez vos dons et vos abonnements aux
adresses ci-dessous, en précisant la destination du
montant. Merci d'adresser vos chèques libellés à
l'ordre de : *Traces Litterae Communionis*

POUR L'EUROPE
(HORS SUISSE)
tarif : 45 euros

Traces
19, rue de Nantes
75019 PARIS - France

POUR LA SUISSE
tarif : 55 CHF

Compte-chèques **Revue Traces CEL**
1227 Les Acacias 17 - 602953 -5
Préciser : abonnement revue Traces

POUR LE CANADA
tarif : \$45 CDN

Chèques à l'ordre de **Traces**, à : a/s de La Fondation
En Route - 1857 de Maisonneuve Ouest # 314 -
H3H 1J9 - MONTREAL (QUEBEC) - CANADA

POUR LES AUTRES PAYS : 50 euros (adresse en France)



L'espérance de l'Égypte

© Agence Reuters

JOSEPH WEILER, un juif, professeur de droit à l'université de New York, explique, dans un article publié dans le quotidien italien *Il Foglio*, quel est le véritable ennemi du dialogue, à la lumière des paroles de Benoît XVI et de ce qu'il a pu expérimenter au meeting du Caire en octobre dernier : la sécularisation.

PAR MATTIA FERRARESI



Des chrétiens égyptiens touchent l'image du Christ à l'intérieur de l'église copte d'Alexandrie où ont eu lieu les attentats lors de la messe de minuit du premier janvier dernier.

L'ATTACHE dont a été victime une église copte d'Alexandrie lors de la messe de minuit du 1^{er} janvier dernier, faisant 21 victimes, ne fait pas que

dépasser les limites du *statu quo* terroriste et rendre encore plus dramatique la question non résolue de la coexistence des religions dans le monde arabe. Elle réintroduit aussi le mystère de l'identité même de

l'occident, une question à laquelle Joseph Weiler, professeur de droit à l'université de New York, a consacré toute sa carrière, dans une recherche constante des éléments judéo-chrétiens qui sont l'essence même de l'histoire de l'Europe.

On dirait que la terreur a voulu s'attaquer aux avant-postes du dialogue, comme en a témoigné avec une puissance discrète le meeting du Caire, une rencontre publique organisée sur deux jours par des musulmans et des catholiques et à laquelle vous avez participé. Que pouvez-vous nous dire de cette expérience ?

Le meeting du Caire, auquel j'ai eu le privilège de participer en tant qu'observateur extérieur, m'a particulièrement touché pour deux raisons. Tout d'abord, il y avait là de vrais contacts humains qui allaient au-delà des formules ampoulées sur « paix » et « fraternité ». Le moment le plus emblématique de cela a été pour moi le geste spontané de Wael Farouq (un musulman) et d'Andrea Simoncini (un catholique) qui vendredi soir nous ont accompagnés, mes enfants et moi, jusqu'à notre hôtel, alors que nous devions y aller à pied – une petite promenade de deux heures – pour respecter la sainteté du shabbat. Il y a eu aussi le discours d'un des visiteurs italiens, au cœur du Caire, sur l'estrade même où le président Obama s'était tenu un an auparavant. Il a délivré un message qui, sans être évangéliste, et tout en étant cordial et ferme, était fondé sur sa foi dans le Christ. Et la chose extraordinaire n'était pas le simple fait qu'il pouvait, sous prétexte de liberté d'expression, dire de telles choses, mais le fait beaucoup plus important que cela était considéré comme normal, naturel, et ►►

» même attendu par ses hôtes et son auditoire musulmans.

Pensez-vous que l'Égypte, qui est un carrefour millénaire des cultures peut toujours être un exemple du dialogue interreligieux ?

Cette question m'amène au point le plus important du meeting du Caire. En règle générale, dans la construction du dialogue entre l'Est et l'Ouest, la religion est

considérée comme génératrice de conflit, comme source d'hostilité, de méfiance, de mépris et de violence. On essaie donc de mettre la religion de côté et de trouver un autre terrain d'entente.

Mais cela ne pourra jamais fonctionner, quel que soit le niveau de profondeur. Le meeting du Caire a essayé de trouver un terrain d'entente qui ne mette pas la religion de côté, mais qui reconnaisse son

importance pour la vie de nombreuses personnes. Nous n'avons pas essayé de « laïciser » nos interlocuteurs (ni nous-mêmes) comme si c'était le seul moyen de dialoguer avec eux, mais au contraire nous les avons rencontrés comme une communauté de foi parlant à une communauté de foi. Il s'agit d'une stratégie de dialogue alternative. Elle est audacieuse et fragile – et l'attentat




Au Caire, des Égyptiens tiennent un Coran et une croix pour protester contre l'attaque terroriste.

à Alexandrie souligne bien cette fragilité. Mais elle offre une espérance incroyable. En ce qui me concerne, c'est la seule manière de dialoguer avec un profond respect de l'identité de mes interlocuteurs, avec un profond respect de ma propre identité. C'est sur ce point essentiel que tout le meeting portait.

Benoît XVI a parlé d'un acte qui « offense Dieu et l'humanité entière », un jugement sévère qui rappelle le célèbre discours de Ratisbonne. Êtes-vous d'accord avec cette perspective « radicale » pour laquelle sans vérité il ne peut y avoir de réel dialogue, mais uniquement de la stratégie, de la ruse, de la violence ?

Encore une fois, en tant que non chrétien, je suis impressionné par la réaction lucide et courageuse du pape. Les attentats à Alexandrie n'ont pas été perpétrés contre l'oppression, ni contre une cible idéologique ou politique. Ils ne visaient pas un groupe qui d'une manière ou d'une autre pouvait représenter un danger pour ses auteurs. C'était une attaque sans discrimination, motivée par la religion, basée sur la manière dont les victimes avaient choisi d'adorer le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Le pape a raison : c'est évidemment une offense contre Dieu. C'est la profanation publique du nom même de Dieu, Allah, et c'est une offense à l'humanité tout entière, croyants comme non-croyants. En vérité – et il est évident que ce pape préfère la vérité à la diplomatie religieuse –, il n'est pas contre le dialogue, car de quel genre de dialogue s'agit-il si les interlocuteurs cherchent à noyer les différences ? 

AUJOURD'HUI, DÉFENDRE LES CHRÉTIENS

[...]


JE DIS que le préjugé anti-Arabes, ou anti-Roms, est heureusement stigmatisé par des organisations du type de cet SOS racisme que je suis fier d'avoir, il y a vingt-cinq ans, avec Coluche, Simone Signoret, d'autres, contribué à fonder.

Et j'affirme, en revanche, que, face à ces persécutions massives de chrétiens, face au scandale, en Algérie par exemple, des femmes kabyles et chrétiennes mariées de force ou emprisonnées, face à l'élimination lente mais sûre des derniers vestiges – Benoît XVI a dit, empruntant le mot à la Bible juive, « les derniers restes » – de ces Églises chrétiennes d'Orient qui ont tant fait pour la richesse spirituelle de l'humanité, il n'y a soudain plus personne.

Alors, de deux choses l'une.

Ou bien l'on adhère à la doctrine criminelle et folle de la compétition des victimes (chacun ses morts, chacun sa mémoire et, entre les uns et les autres, la guerre des morts et des mémoires) – et l'on ne se soucie que des « siens ».

Ou bien l'on ne veut pas y croire (l'on sait qu'il y a, dans un cœur, assez de place pour plusieurs compassions, plusieurs deuils, des solidarités diverses et non moins fraternelles) – et l'on dénonce avec la même énergie, j'allais dire la même foi, cette haine planétaire, cette vague de fond meurtrière, dont les chrétiens sont les victimes et dont leur ancien statut de représentants de la religion dominante ou, en tout cas, la plus puissante empêche, aussi, que l'on s'avise.

Permis de tuer quand il s'agit des fidèles du « pape allemand » ? Permis, au nom d'une autre guerre des civilisations non moins odieuse que la première, d'opprimer, humilier, supplicier ? Eh bien, non. Il faut, aujourd'hui, défendre les chrétiens. 

Extraits d'un article de Bernard-Henri Levy,
Le Point, 15 novembre 2010.



La liberté à portée de main

La plus longue guerre civile africaine, avec deux millions de morts. Maintenant, le référendum pour l'indépendance du Sud. **CESARE MAZZOLARI**, évêque de Rumbek, nous raconte les blessures d'un peuple et une « thérapie » unique.

PAR LORENZO FAZZINI

« **A**LLÉLUIA ». Il le crie d'une voix empreinte d'accent anglais, sa langue d'adoption, depuis qu'il partit en bateau de Naples en direction de New York, en 1953, où il commença son sacerdoce dans les faubourgs de Los Angeles et de Cincinnati. Ensuite, il y a juste trente ans, il parvint avec obstination à atteindre le « rêve » de tout

combonien : arriver dans la *Nigrizia* de saint Daniel Comboni pour y apporter « l'Évangile et la civilisation », comme l'écrivait l'un des premiers compagnons de l'apôtre de l'Afrique noire, le père Giovanni Beltrame.

Cesare Mazzolari est l'évêque de Rumbek, la capitale du Lake State, l'une des dix provinces du Sud-Soudan qui, par le référendum qui s'est tenu du 9 au 15 janvier et dont les

résultats ne seront connus qu'en février, essaie de parvenir pacifiquement à l'indépendance qu'elle tente de conquérir par les armes depuis des années.

La guerre civile, commencée en 1983 et terminée il y a six ans avec les accords de paix de Nairobi, a disloqué l'un des pays les plus pauvres au monde : 2 millions de morts, 3 millions de réfugiés, un futur compromis surtout pour le Sud à grande majorité animiste et dont 25% de la population sont chrétiens, eux-mêmes divisés entre catholiques et protestants. Khartoum, qui a depuis toujours soutenu une ample islamisation (en 1964, les missionnaires furent expulsés, en 1983 la charia coranique fut imposée comme loi de l'État), se prépare maintenant à perdre les régions les plus prolifiques en termes de gisement pétrolier : la région de l'Abyei central devra décider si elle reste avec le Sud ou bien avec le Nord.

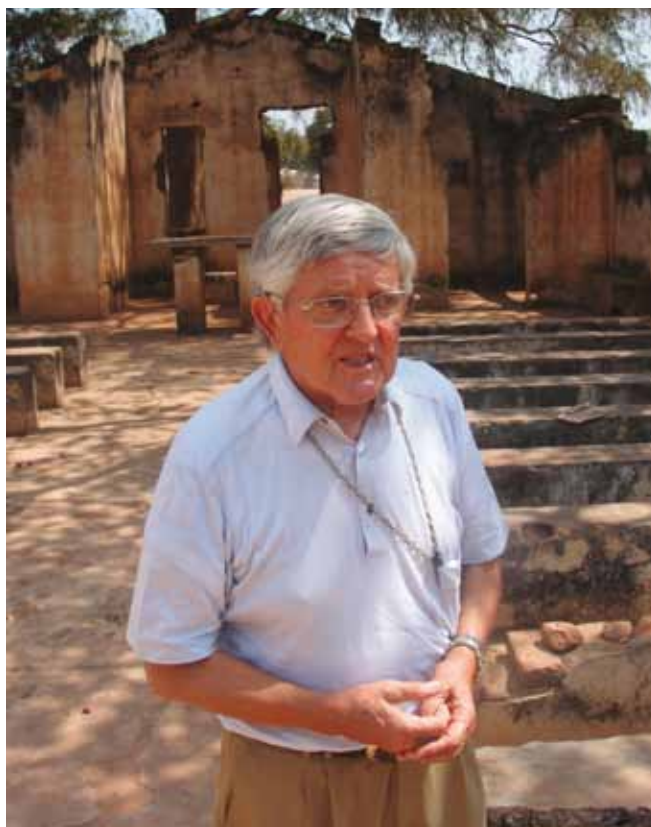
Les blessures des bombes et des raids militaires marquent les gens aujourd'hui encore : « Ici, les gens sont traumatisés par 22 années de violence. Les soldats qui ont combattu et tué vivent dans la culpabilité de ce qu'ils ont fait ; les enfants se rappellent leurs parents tués ; une mère se souvient de l'assassinat de tous ses enfants et de son mari, noyés dans le Nil pendant qu'ils fuyaient les bombardements », raconte Mgr Mazzolari tandis que nous visitons le *Healing of Healers*, deux préfabriqués où se tiennent des cours pour soigner les traumatismes de la guerre. Durant les huit dernières années, 150 diplômes ont été délivrés à des personnes maintenant en mesure d'être des « guérisseurs » pour ceux dont « les oreilles bourdonnent encore des bombardements des Antonov », souligne Salvatore Ferrao, jésuite et curé de la paroisse Sainte-Thérèse.

Mais même dans cette tragédie, Mgr Mazzolari parvient à voir la lumière de l'espérance : « Jésus Christ est la Parole qui nous parle et nous écoute, qui chemine avec nous comme il le fit avec les deux disciples en direction d'Emmaüs. Il s'approcha d'eux et leur dit : "Mais qu'est-ce qui vous trouble ?" Il a commencé à leur parler après les avoir écoutés. Une fois qu'il eut disparu, les deux disciples se dirent : "Notre cœur n'était-il pas tout brûlant tandis qu'il nous parlait ?" ». Et là, la voix de l'évêque « soudanais » se teinte d'une émotion qu'il ne parvient pas à contenir : « Voilà la thérapie de l'Évangile : le Christ. Il s'approche de nous, connaît nos problèmes et même notre manque de confiance ».

LE POLYGAME DU VILLAGE

Beaucoup perdraient la foi dans les conditions de vie des Sud-Soudanais,

étant donné le mélange de misère et de résignation qui se lit sur les visages des hommes, abandonnés à eux-mêmes sous les tamariniers ou les *lulus* qui se dressent à Rumbek. Mais ce n'est pas le cas de cet homme timide et robuste, capable de mettre sur pied 15 écoles primaires avec un millier d'élèves chacune. À commencer par la *Loreto School*, le premier institut secondaire pour filles de tout l'État : une révolution typiquement chrétienne dans une culture, celle de la *dinka*, (la tribu des éleveurs qui rassemble 98% de la population), où la valeur des filles se mesure en vaches, c'est-à-dire la valeur de la dote de la mariée. « Mais si une fille peut aller à l'école, alors tout change pour elle : elle comprend qu'elle a une dignité, qu'elle est une personne, qu'elle n'est pas condamnée à être la énième épouse du riche polygame du village », explique devant sa maison le père Fernando Colombo, ►►



Page de gauche, une marche en faveur de l'indépendance du Sud.

Ci-contre, l'évêque de Rumbek, Mgr Cesare Mazzolari. Originaire de Brescia, il est arrivé au Soudan en 1981.

» combonien originaire de la Brianza (région au Nord de Milan, *ndt*) qui a passé sa vie en Afrique et qui est maintenant « à la retraite » comme formateur des catéchistes à Rumbek.

CE SOIR D'ÉTÉ

Lorsque nous visitons l'hôpital de Mapuordit, localité perdue dans la savane avec un sentier menant vers un pôle chirurgical d'excellence qui couvre 300 kilomètres d'extension, on comprend que la foi est capable d'opérer des miracles. Et la foi, Mgr Mazzolari doit en puiser en quantité dans sa prière, qui commence deux heures avant la messe matinale, à 7h30 précises avec les cinq sœurs de Mère Teresa de Rumbek, quelques garçons et d'autres religieux. Ici, à Mapuordit, dans ce centre sanitaire « assiégé » par les besoins, l'électricité n'est produite qu'un jour sur deux par les générateurs ; mais maintenant, tout est prêt pour le grand saut. « Le soleil, qui ne manque pas ici (à la saison chaude, qui correspond à notre hiver, on atteint 50°), amènera au moyen de pompes photovoltaïques l'eau dans tous les pavillons », sourit, satisfait, frère Rosario, authentique combonien napolitain qui dirige cet hôpital de 105 lits.

La jeep ne peut rouler vite, à cause des trop nombreux trous creusés par les pluies abondantes des derniers jours. La savane semble déserte – « Les animaux ? Ils se sont enfuis à cause du fracas de la guerre. Ou bien ils ont été mangés par les gens durant la famine » –, mais les secousses du véhicule font naître chez l'évêque du Soudan des pensées qui viennent d'une foi cristalline : « Je suis devenu missionnaire parce que je voyais ma mère visiter les malades du pays et mon papa qui portait la soupe aux prisonniers de la ville. À la maison, nous respirions le christianisme. Tout proche, il y avait le séminaire des comboniens : j'étais fasciné par les récits

de ceux qui revenaient d'Afrique. Cependant, mon papa rêvait pour moi d'un avenir dans la restauration », ce qui est toujours la passion-travail des Mazzolari dans la Brescia d'aujourd'hui. « Un soir d'été, il me ramenait à la maison à bicyclette. Il me demanda s'il était vrai que je voulais devenir missionnaire. Je lui répondis que oui. Il se tut. Mais je sentis une de ses larmes me mouiller la tête ».

Des larmes, au Soudan, Mgr Mazzolari en a beaucoup essuyées. Et il a compris qu'ici l'Évangile passe par la formation des personnes, de ces jeunes gens qui, à 17 ans, se retrouvent en cours préparatoire ou en CM1, parce qu'il n'y a pas eu d'école pour eux – Santino, l'aide du père Colombo, en est un exemple.

« Dans l'absolu, c'est l'évangélisation qui est notre priorité, mais ici au Sud-Soudan, nous avons trouvé dans l'école le moyen le plus complet pour offrir une formation humaine, sociale et chrétienne. Nous nous sommes consacrés à l'éducation de manière totale et complète, y compris pendant la guerre, avec des enseignants et des prêtres qui se déplaçaient avec les réfugiés et qui proposaient des cours, même dans les camps surpeuplés. Durant le conflit, à un moment donné, nous comptons plus de 100 écoles. En plus des 15 primaires (écoles élémentaires et collèges, *ndr*), il y en a quatre secondaires, deux d'arts et métiers ». L'une d'elles est celle de Bargel, à environ 80 kilomètres de Rumbek (trois heures de jeep, juste pour indiquer comment on se déplace sous ces latitudes). Le père Giovanni Girardi enseigne la maçonnerie à une vingtaine de garçons : « Si l'on veut construire quelque chose ici, il faut faire venir des personnes de l'Ouganda, du Malawi ou du Kenya », souffle ce combonien vénitien de 70 ans.

Mais le référendum, en son temps très fortement voulu par l'administration américaine de George Bush et



Mgr Mazzolari avec quelques fidèles. 25% des sud-soudanais sont chrétiens. Cependant, pendant les dernières décennies, le pays a connu une forte islamisation.

maintenant soutenu par Barack Obama, pourrait changer les choses : « Il y a une grande euphorie dans le Sud parce que les gens se rendent compte qu'ils sont en train de construire la paix », explique Mgr Mazzolari, partisan inconditionnel de cette étape pour l'autodétermination des provinces



méridionales. « Bien sûr, nous devrons ensuite apprendre le métier de gouverner, le travail pour la communauté, l'administration de l'État. Mais les gens savent maintenant que la liberté est à portée de main ». Grâce aussi aux plus de 3 200 000 Soudanais du Sud qui, entre mi-novembre et

le 8 décembre, se sont inscrits pour participer au référendum.

Le soir est maintenant bien avancé. La chaleur asphyxiante fait place à une brise qui soulève légèrement les longues feuilles des palmiers qui sont à côté de nous. « Ce que nous devons apporter en tant que chrétiens, c'est

l'éducation, la combinaison de l'Évangile annoncé directement et l'attention à la formation humaine », déclare Mgr Mazzolari : « Nous devons enraciner le sens de l'honnêteté, l'intérêt envers les autres, la volonté d'agir pour le bien commun. Mais avant tout, nous devons porter le Christ ». **T**

L'espérance de Beyrouth

La mosquée à côté de la cathédrale maronite, Place des Martyrs à Beyrouth.

Une mosquée tout près de la cathédrale, des femmes qui portent le voilent et celles qui portent la mini-jupe, des immeubles bombardés et des hôtels de luxe... Voici les chroniques d'un pays aux mille contradictions, qui court le risque d'une nouvelle guerre. Toutefois, alors que demain est un point d'interrogation, certains connaissent une « FIÈVRE DE VIE » qui permet la vie en commun et crée l'unité. PAR MARIA ACQUA SIMI

BEYROUTH à la fin du mois de novembre... Le soleil réchauffe encore la Corniche, le bord de mer de la capitale libanaise. Ce sont les derniers jours d'un été particulièrement long. « Après, on aura de la neige, à l'improviste, comme chaque année ». Roni, un chrétien, vit à quelques kilomètres de la ville avec sa femme Andrée et ses deux enfants.

Il explique que « ici, tout change rapidement. Les ennemis d'hier sont les alliés d'aujourd'hui. Même les villes en subissent les consé-

quences. En ce moment, on est bien mais demain, qui sait ? ».

Demain... pour le Liban c'est un point d'interrogation. Depuis toujours. Le fait que tout ici tienne sur un équilibre instable, beaucoup de choses nous l'indiquent. Beaucoup plus de choses que le « demain... qui sait ? », prononcé à l'instant. Peu de gens en parlent mais tous savent le risque réel d'une nouvelle guerre. On est dans l'attente de la sentence du Tribunal spécial requis par l'Onu en 2005 suite à l'homicide du Premier ministre sunnite Rafiq Hariri.

Peut-être s'agissait-il d'une voiture piégée, racontent les chroniques... Peut-être étaient-ce les Syriens, peut-être a-t-elle été amorcée par les partisans shiites du Hezbollah, le seul parti armé libanais à être encore au gouvernement. « Si le Hezbollah est condamné, on prendra possession du pays en moins de 48 heures », annonçait Hassan Nasrallah, secrétaire général du « Parti de Dieu ». Cette décision porterait inévitablement à une réaction de la part d'Israël et de plus de 500 000 réfugiés palestiniens qui occupent le territoire depuis 60 ans.

La blessure multi-décennale serait ouverte à nouveau avec sa guerre civile, les invasions de Tel Aviv, les tragédies des camps de réfugiés (Sabra, Chatila, Nahr al-Bared) et ses morts.

« On est sur la ligne verte », dit de temps en temps Roni qui, avant de devenir responsable administratif à l'AVSI² était guide touristique et connaît chaque recoin de la ville. Comme beaucoup d'autres, il a vécu la guerre et n'en parle pas volontiers. Il nous indique un ensemble de rues qui, jusqu'aux années 1990, séparaient Beyrouth Est (chrétienne) de Beyrouth Ouest (musulmane). Tout autour, des immeubles détruits à coups de mortier tout près de nouveaux hôtels luxueux, des femmes cachées par le voile de la tête aux pieds et des jeunes en mini-jupe passées sous les bistouris de la chirurgie esthétique. « C'est ça, le Liban : un grand mélange mais c'est un lieu où, plus qu'ailleurs, on peut rencontrer l'autre. Je sais que cela semble une phrase à la mode dans mon métier mais, ici, c'est vraiment comme ça », plaisante Guido, qui travaille depuis plus de cinq ans dans la coopération internationale dans le pays.

LA SUISSE D'ORIANA

Roni doit retourner à son travail et c'est ainsi qu'on poursuit avec Guido le tour de la capitale. Il nous explique que le centre historique a été reconstruit après la dernière guerre, en 2006 : des vitrines, des cafés et des banques à chaque coin de rues. La raison en est d'un côté la reprise économique et de l'autre le blanchiment d'argent, qui est ici une vieille histoire. Les signes des bombardements israéliens ont disparu et cela n'a pas d'importance si tous les jours à 18 heures la lumière saute pendant quelques minutes dans toute la région en raison du changement de générateur électrique. La Place des

Martyrs, la place principale, est reconnaissable à ses vieilles estampes des années 50 : elle est surplombée par une énorme mosquée bleue voulue par Hariri. Tout près, l'église maronite semble presque effacée, en comparaison. Mais elle est là.

Quand on regarde la mosquée, aujourd'hui, cela signifie regarder le gouvernement de Hariri père, « Monsieur Liban » qui, dans les années 90, a reconstruit la moitié de Beyrouth. Mais cela veut dire aussi regarder son homicide et son fils qui prit sa place au gouvernement en profitant de la vague anti-Hezbollah et anti-syrienne, et qui se trouve actuellement dans une situation particulièrement compliquée. La majorité est chiite et le Hezbollah est le plus fort, idéologisé et prétentieux. On reconnaît encore le riche quartier chrétien de Achrafieh, le quartier musulman de Hamra, le quartier arménien de Bourj Hammoud et puis la rue du Palais présidentiel, la zone des ambassades. La chaussée est chaotique : le nom des rues manque et les panneaux ne sont pas respectés. Il est difficile pour un occidental de s'y retrouver. Et pourtant, tout ici a un ordre qui lui est propre. En effet, les lois du trafic ne sont pas écrites mais sont respectées, tout comme le Pacte national qui, depuis 1943, attribue la présidence de la République aux chrétiens maronites, celle du Conseil aux musulmans sunnites et la présidence du Parlement aux musulmans chiites.

Ce sont ces trois confessions qui gouvernent le pays des cèdres. Ce ne sont pas les seules. Il y en a une quinzaine d'autres qui cohabitent, entre mille contradictions, depuis toujours. Et cela bien avant le mandat français qui, depuis le démantèlement de l'Empire ottoman jusqu'en 1945, a géré le Liban en lui laissant en souvenir une langue riche de mots arabes aupa-

vant inconnus ainsi que l'amour pour une certaine architecture parisienne. Encore bien avant que la guerre civile de 1975 ne remette le pays entre les mains des Israéliens, des Palestiniens et des Syriens. Le Liban actuel n'est pas la Suisse du Moyen Orient, comme l'évoquait Oriana Fallaci dans *Inchallah*¹, la terre d'accueil de tous ceux qui demandaient l'asile ou la fortune, escrocs et stars d'Hollywood, pauvres bougres et leaders politiques.

On le voit bien aux postes-frontières militaires qui, après la ville de Sidon, en allant vers le sud, empêchent les curieux de s'aventurer sur la frontière israélienne. Si jamais un permis de circuler spécial de l'armée régulière le permet, il est possible de passer par le territoire chiite, entre d'immenses files de bananiers et de longs fils barbelés. C'est un calme tout apparent qui traverse ces routes irrégulières et poussiéreuses, qui longe les anciennes ruines de Byblos, la plaine de la Bekaa, la réserve des cèdres et qui s'insinue dans les nombreuses grottes karstiques de la région pour rejoindre Tyr, Chamaa et Naqoura. Ce calme est renforcé par la présence de la FINUL, la mission de l'ONU qui voit les soldats italiens engagés dans la région depuis 1982. Les militaires édifient des écoles, reconstruisent des infrastructures, déminent les terrains et font travailler des centaines de familles libanaises sur leur base. Toutefois, ils ne baissent pas la garde : chaque camp a son bunker et chaque soldat est prêt pour une éventuelle aggravation de la situation.

SUR UNE POUDRIÈRE

Pourtant, ce qui, plus que tout, donne l'impression de marcher sur une poudrière ce sont les dialogues avec les libanais. « Les jeunes, ici, font un raisonnement simple : ce n'est pas le meilleur endroit pour fonder une famille », explique frère Michael, frère capucin né au Chouf. « Trop d'incertitudes »

» et peu de possibilités de trouver un travail. Et puis il y a le spectre de la guerre, qui guette toujours. Ici, tous ont combattu ou bien ont eu un milicien dans leur famille. Ça change la façon de vivre ». Les gens portent des tee-shirts jaunes s'ils soutiennent le Hezbollah, oranges s'ils sont pour Aoun, et savent comment faire comprendre qu'ils préfèrent le portrait du druse Walid Jumblatt ou bien le sourire du leader maronite Samir Geagea.

En outre, les jeunes apprennent vite : la langue, la musique et quel camp choisir. Les plus riches fréquentent les universités, strictement privées. Les autres doivent se débrouiller. Beaucoup abandonnent le pays pour aller étudier ou pour trouver du travail ailleurs, confirmant ainsi les médias qui parlent de « diaspora libanaise ». Par ailleurs, il est impossible de ne pas remarquer la passion qui échauffe les divers camps en jeu ou bien ceux qui

évoquent la présence dévastatrice du Hezbollah au gouvernement, le « Parti de Dieu » lié par les armes et par l'idéologie au voisin iranien et aux Russes.

UN EXEMPLE POUR TOUS

Les chrétiens en fait sont partagés entre la peur de la nationalisation de la Palestine et l'encombrante pression du gouvernement de Ahmadinejad. Les musulmans sunnites regardent les shiites de travers et les druses se rapprochent du Hezbollah tout en maintenant la distinction. Et puis, il y a Israël, la Syrie, les États-Unis, la Russie, l'Iran... Chacun, au Liban, a un protecteur parmi ces acteurs internationaux. Les observateurs internationaux affirment que la guerre est sur le point de frapper aux portes. Les gens, dans la rue, minimisent ou assurent qu'une nouvelle guerre n'est pas possible. « On vit bien ici, aujourd'hui. Demain, je ne sais pas, mais nous, on confie tout à Jésus », dit Andrée, épouse de Roni. Fervente catholique, elle raconte que les journées s'écoulaient tranquillement : « On a les écoles de musique des enfants, les scouts, la paroisse où l'on se réunit, les supermarchés où l'on achète l'*hummus* et la viande de mouton ».

Vivre ensemble est vraiment possible parce que « Nous sommes avant tout des Libanais. Chrétiens ou musulmans, on est tous Libanais ». Elle a une grande confiance dans son Jésus et dans ses amis, Andrée. Ses enfants, avec d'autres copains de l'école, se retrouvent chaque semaine pour chanter, prier, lire un texte de l'Évangile ou de don Giusani. Cette joie toute chrétienne, ils la transmettent à la paroisse ou à l'école, où ils

s'investissent plus que jamais dans l'apprentissage des langues, des mathématiques, de la musique. C'est la joie qui les unit plus que tout. Sur leurs visages jeunes et frais, dans leur fièvre de vivre réside l'espérance réelle du Liban.

Bien sûr, les préoccupations ne manquent pas. « Malheureusement aucun des hommes politiques ne regarde le bien commun », dit Roni, « même parmi les chrétiens et ça complique les choses ». Le nonce apostolique, Mgr Gabriele Giordano Caccia, explique que « politiquement, ici, on se fonde sur le présupposé que chaque communauté a ses propres porte-parole et donc une classe dirigeante qui lui est propre ». Pourtant, quand on demande si, malgré la forte instabilité, des perspectives existent, il répond affirmativement. « Il y a de l'espoir : cette terre peut être un exemple de vie en commun, de respect réciproque, de connaissance et d'estime mutuelles tout en maintenant les identités qui lui sont propres. Que ce soit pour l'Orient ou pour l'Occident. Pour l'Orient car il a besoin d'une plus grande liberté. Et pour l'Occident parce qu'il a besoin d'une meilleure intégration des pluralités, qui ne se transforme pas en un affrontement entre cultures ».

On vit ainsi dans l'attente. L'attente de la guerre peut-être ou bien de qui sait quoi d'autre. Il existe une issue sans doute mais personne n'est pour le moment capable de dire si et quand cela se concrétisera. Restent en suspens la sentence d'un tribunal hostile et les choix d'une nation qui depuis trop longtemps a abandonné son existence entre les mains de ceux qui ont décidé que la paix, la cohabitation entre diverses confessions et la démocratie sont des valeurs négociables. Jusqu'à quand ?



Le Premier ministre Saad Hariri devant le portrait de son père assassiné en 2005.

1. Oriana FALLACI, *Inchallah*, Folio, Paris, juin 1994.
2. AVSI : Association de Volontaires pour le Service International.



La fin du botellón

Un chômage qui touche cinq millions de personnes. Une dette publique qui épouvante l'Europe. Un pays qui de la « movida » et de la « cuite collective » est passé au bord du précipice. Le motif ? La crise mondiale, certes. Mais aussi une politique désastreuse, guidée par une illusion : que les « **DÉSIRS INFINIS », transformés en droits, puissent prendre la place du désir d'infini.**

PAR FERNANDO DE HARO

VENDREDI SOIR. Dans un espace vert près de la M 30, le premier périphérique de Madrid, des groupes de jeunes boivent abondamment. C'est le fameux *botellón*, la « cuite collective ». Ils iront ainsi jusqu'au matin suivant. Une façon de tuer le temps, métaphore tragique de la crise que traverse l'Espagne. Le chômage des jeunes a dépassé tous les records. Plus

de 40% des jeunes qui cherchent du travail n'en trouvent pas. Selon l'Organisation internationale du travail, c'est le triple de la moyenne mondiale.

Valentín Bote, professeur d'économie et directeur général au département Emploi de la municipalité de Madrid, explique que ce taux de chômage a un lien direct avec l'échec scolaire. Plus de 30% des adolescents espagnols n'arrivent pas au bout du

parcours scolaire obligatoire. « Le chômage ne touche pas tout le monde de manière généralisée », explique Bote. « Il touche surtout ceux qui n'ont aucune qualification et ceux qui n'ont pas terminé les études obligatoires ». Les mêmes statistiques de l'OCDE (Organisation pour la Coopération et le Développement Économique), qui confirment le pourcentage élevé de l'échec scolaire et de la carence de formations techniques, montrent qu'il y a plus d'étudiants à l'université que dans n'importe quel autre pays d'Europe. Lorsque ceux-ci arrivent sur le marché du travail, beaucoup d'entre eux, 44 %, occupent des postes de qualification inférieure à la leur. « À partir du moment où il »

» n'y a pas de techniciens, ce sont les étudiants qui prennent leur place », rajoute Bote.

GÉNÉRATION PERDUE

Mais est-ce seulement un problème d'adéquation entre l'offre de formation et la demande ? Juan Velarde répond aux questions de *Traces* pendant que son chauffeur le transporte d'une réunion à l'autre dans Madrid. Velarde a 83 ans et se consacre à l'analyse de l'économie espagnole depuis le milieu des années cinquante. Il a gagné tous les prix possibles et a formé des générations d'économistes. « La crise que nous vivons est très liée à la situation d'urgence éducative dans laquelle nous nous trouvons », explique t-il. « Mais ce n'est pas un problème qui nous est propre, il y a trois autres pays où manque la culture du sacrifice : la Grèce, le Portugal et l'Italie ». La « génération perdue », dont a commencé à parler le Fonds Monétaire International (FMI), semble maintenant réelle.

Ceux qui sont dans la plus mauvaise situation sont les jeunes, mais ce ne sont pas les seuls. Le taux de chômage frôle les 20% depuis des mois. En 2007, avant la faillite de Lehman Brothers, ce pourcentage était de 8% proche alors de celui de l'Allemagne et de la France. Aujourd'hui c'est le double de la moyenne de l'Union européenne. C'est cela qui caractérise la crise espagnole : la perte drastique des postes de travail et l'incapacité à les récupérer. La timide réforme du travail réalisée par le gouvernement en réponse à la poussée des marchés de ces derniers mois sert à bien peu de choses. Les prévisions de la Funcas, le centre d'étude de la Caisse d'épargne, disent que l'on ne pourra revenir au niveau de 2007 seulement qu'en 2015. C'est paradoxal : le nouveau socialisme de Zapatero est arrivé au pouvoir en agitant la bannière de la création de nouveaux droits ; il a soutenu le courant post-moderne



Bataille aérienne. Une image de la grève sauvage qui a paralysé l'Espagne le 3 décembre : 70% des contrôleurs aériens ne se sont pas présentés au travail. Zapatero signe alors un décret qui transfère aux militaires la responsabilité du trafic aérien. Sous la menace d'une arrestation, la grève est interrompue. Le bilan ? Près de 2 000 vols annulés et 300 000 passagers bloqués dans toute l'Europe.

qui transforme le « désir d'infini » en « infinité de désirs », pour ensuite les dénaturer en droits subjectifs.

Le désir : c'est le nœud de la question, comme cela est écrit sur le tract que *Communion* et *Libération* a rendu public mi-décembre sur la situation en Italie. Car ce n'est pas un problème uniquement italien que celui d'une société aplatie, où il y a au centre de tout une conception réduite de la personne, de la nature de ses désirs, de son rapport avec la réalité. Et c'est justement ici en Espagne que ceux qui gouvernent, terminent un deuxième mandat sans avoir réussi à sauvegarder un droit aussi réel et nécessaire que le droit au travail. Il manque un regard réaliste et c'est le peuple qui en paie les conséquences. Et même l'objectif qui définit le plus la sociale démocratie, à savoir la redistribution des richesses au travers de l'État social, semble impossible à rejoindre. Le gouvernement Zapatero, malgré les pressions de la France, de l'Allemagne et de Bruxelles (et même Obama qui a dû intervenir auprès du Président), ne semble pas disposé à entreprendre les réformes structurelles

nécessaires, contrairement à ce que font Cameron et Sarkozy. Le Fonds Monétaire International continue de clamer que l'Espagne est l'un des pays les mieux placés pour créer du travail en changeant sa réglementation du marché du travail. Le pouvoir des syndicats, un véritable boulet pour la vie du pays, reste intact. Dans les prévisions économiques de 2010, sur 10 euros encaissés, 4,5 seront utilisés pour payer les indemnités chômage et les intérêts de la dette publique.

BULLES ET BOOM

Le manque de travail est le symptôme de profonds bouleversements. Luiz de Guindoz, qui fut secrétaire d'État à l'économie du gouvernement Aznar, fait cette synthèse : « Le trait le plus caractéristique de la crise actuelle est une combinaison d'une dette privée très élevée, d'une bulle spéculative immobilière et de la perte de la compétitivité ». La dette des familles et des entreprises est de 225%, une bombe à retardement prête à exploser si les taux d'intérêts devaient monter. Que s'est-il passé pour que l'Espagne, montrée en exemple il y a encore quelques années

par l'*Economist* comme le symbole du miracle économique, tombe aussi bas ? « Le gouvernement Aznar avait stabilisé l'économie, mis la balance à l'équilibre et conduit l'Espagne dans l'euro », explique Velarde. « Toute ceci a facilité le crédit. Mais tout cet argent n'a pas été utilisé pour le développement de technologies compétitives : le marché s'est jeté sur le secteur immobilier qui a vécu un *boom*, favorisé par des taux d'intérêts bas, et qui a déclenché une spéculation exagérée. En 2003, ce modèle avait déjà atteint ses limites mais Zapatero a voulu le prolonger, laissant filer l'endettement et générant un déficit extraordinaire vers l'étranger ». Mikel Buesa, professeur d'économie et frère d'un militant socialiste tué au Pays Basque, confirme l'analyse de Velarde. « Le miracle espagnol provient de ce que dans la seconde moitié des années 1990, c'est la génération la plus nombreuse de notre histoire qui est devenue adulte, ce qui a conduit à un flux migratoire massif. Le second facteur a été la stabilité économique qu'Aznar a réussi à réaliser dans les premières années de son mandat. Le troisième est l'euro qui a signifié pour l'Espagne une réduction drastique du coût de l'argent et un flux notable d'argent entrant avec lequel financer les dettes avec l'étranger. Mais le modèle était basé sur la croissance de secteurs à faible productivité. On importait des biens et des services de haute technologie, générant un déficit commercial croissant qui était financé par des Européens prêts à participer à des investissements immobiliers ». Mais ensuite la crise a bloqué les entrées d'argent. « C'est la faute de Zapatero, ajoute Buesa, il n'a pas su corriger les carences de compétitivité que le déficit vers l'étranger avait fait émerger. Mais c'est aussi en partie la faute d'Aznar car dans les dernières années de son second mandat, ces problèmes commençaient à poindre ».

Mais qu'y a-t-il derrière cette faillite ?

Velarde continue à répondre tout en traversant Madrid. Il parle du processus de développement qui, à la fin de la période du franquisme, fit sortir l'Espagne de la pauvreté. « De 1959 à 2007, l'économie a eu une croissance énorme. On a eu en 50 ans un saut que d'autres pays ont fait en 80 ou 90 ans et les Espagnols ont pensé que tout était simple. Les gouvernements n'ont pas dit la vérité car la société ne devait pas être perturbée. Une société « mas-sifiée » et globalisée où être différent est une faute, où l'on ne devrait pas parler du risque de la loyauté ». Sur la même longueur d'onde que Víctor Pérez Díaz, célèbre sociologue hors des partis, qui dénonce la scission entre la société et la politique et entre la société et la réalité. L'État social est devenu insoutenable et peut-être est-il temps de regarder des solutions comme celle que Cameron est en train d'essayer en Angleterre avec la *Big Society*. « L'idée de Cameron peut aider à corriger cette situation », explique Buesa : « Surtout parce qu'elle implique la participation à l'affectation des services du secteur privé. Même si je crois que la réforme sociale devrait aller plus loin encore ».

PLUS QU'UN FILM

La récupération d'une économie réelle et productive dans un pays où 80% du travail est garanti par les petites et moyennes entreprises passe, comme le soulignait Velarde, par la prise en

charge de l'urgence éducative. L'éducation ne consiste pas seulement à former les jeunes mais aussi à rénover la transmission d'une tradition où le travail a un sens, où la gratuité est reconnue comme un facteur décisif de l'économie et où le soutien des œuvres, que ce soit des entreprises ou des organismes à but non lucratif, est un critère plus important que le bénéfice immédiat. La grève générale du 27 septembre dernier, provoquée par des syndicats au nom d'une vieille idéologie où il

est du devoir de l'État de résoudre chaque chose, a été un échec total ; même si, en quelque sorte, le gouvernement l'avait encouragée. C'est un signe que quelque chose a changé. À cette occasion, la Compagnie des Œuvres espagnole, réalité encore petite mais grandissante, a publié un tract : « Nous travaillons car nous sommes animés du besoin et de la volonté de nous exprimer et de construire. Notre travail exprime le désir ardent de justice, de

vérité et de bien – en définitif d'infini – qui est au fond de nous ». La Compagnie des Œuvres soutient qu'une conscience claire de cette origine permet d'être créatif et de construire avec les autres, et qu'elle est gagnante face à un individualisme qui est incapable de surmonter la faillite. Un bon point de départ. Recommencer est quelque chose de plus que le titre d'un fameux film d'il y a quelques années. **T**

LES CHIFFRES

19,9%

le taux de chômage en mai 2010. Au début de 2007, il était de 8,2%, moins de la moitié.

1 Espagnol sur 5

est "pauvre" en 2010, c'est-à-dire qui a un revenu inférieur de 60% à la moyenne nationale.

25732

euros, le revenu moyen espagnol en 2010. 3% en moins par rapport à l'année précédente.

1,1 million

l'estimation des maisons invendues : l'immobilier, avec le tourisme, est la cheville de l'économie espagnole.



Afrique

Rien ne nous manque

Vivian a découvert la beauté de son mariage, le père Stefano approfondit son humanité, la sœur d'Henos a trouvé ce qu'elle cherchait... Pour les vacances en Ouganda, des amis se sont rassemblés depuis tout le continent africain et même de l'Italie, pour « redécouvrir **CE QUI SOUTIENT LA VIE ».**

PAR PIETRO ALFIERI

« **D**EAR FRIENDS, you're welcome! Vous êtes les bienvenus, sentez-vous chez vous. La première raison pour laquelle il vaut la peine d'être ensemble est de cheminer où Carrón nous conduit, de regarder dans la direction où il regarde et de nous laisser plonger dans la contemporanéité de Jésus Christ ».

C'est ainsi que Rose¹ a accueilli ses invités qui arrivaient de toute l'Afrique et d'Italie pour une rencontre de trois jours à la fin novembre. Plus qu'une bienvenue, c'était une promesse, parce que ces journées ont vraiment été l'occasion de redécouvrir ce qui nous soutient, le signe de sa contemporanéité dans chaque instant, des rencontres aux chants, des repas aux promenades, de sorte que chacun peut dire qu'il s'est senti aimé pour ce

qu'il était, à des milliers de kilomètres de chez lui.

En début d'après-midi a lieu la rencontre à Kireka avec les femmes du Meeting Point dirigé par Rose : elles sont merveilleuses comme toujours, pour ceux qui les connaissent depuis longtemps comme pour ceux qui les rencontrent pour la première fois. On se sent embrassé en voyant leurs visages joyeux, alors que leurs témoignages sont terrifiants ; en les voyant,

on ne peut pas croire qu'elles sont malades du SIDA, d'anciennes rebelles, refusées par leur propre famille, par leurs parents, par leurs frères, mais il est clair, à travers la simplicité avec laquelle elles racontent leur histoire, qu'un regard a ouvert une brèche en elles. Agnès raconte, émue, sa vie avec les rebelles, les atrocités qu'elle était forcée de commettre, le fait qu'après son retour au village elle a été chassée et désavouée comme fille et comme sœur. « Je passais mes journées enfermée chez moi pour ne rencontrer personne ; entre-temps, la maladie me dévorait ». Jusqu'à la rencontre avec Rose et avec « ces femmes » qui « m'ont fait percevoir de nouveau que je suis aimée, que je suis digne d'une estime que tout mon mal ne peut amenuiser ».

PLUS QUE LA TRIBU

En écoutant ces femmes, il est évident que leur regard est toujours fixé sur cet instant qui leur a rendu la vie. À ceux qui demandent à Rose comment elle arrive à communiquer cela à ses femmes, elle répond avec une grande simplicité : « Je cherche à les regarder de la même façon que don Giussani m'a regardée, moi. Je me voyais limitée, un rien, mais lui voyait en moi quelque chose de grand. C'est ainsi que j'ai compris le mouvement : si CL est cela, c'est pour moi. Le travail est pour moi l'expression de ce regard qui révèle ce que Dieu est vraiment ».

De cette conscience que nous sommes embrassés avec tout notre néant naît une appartenance plus forte que tout lien tribal ou que toute tradition culturelle. Le soir a lieu la première assemblée à l'hôtel : quelques heures avec les amies de Rose ont suffi pour réveiller en chacun une demande, de sorte que beaucoup ont pris la parole animés par le désir de communiquer aux autres les attentes et les désirs de leur cœur.

C'est vraiment une question de foi, et le fait de reconnaître sur moi ce regard qui me tire du néant signifie reconnaître cette Présence qui m'aime et qui me fait maintenant. Vivian, qui arrivait du Kenya, a raconté comment le rapport avec Rose pendant la dernière année l'a aidée à redécouvrir à chaque instant la beauté de sa vocation matrimoniale, où les nombreuses difficultés n'arrêtent pas ce regard ni la certitude que c'est son bien : « Rose est un signe qui m'indique le Christ, a-t-elle dit. Elle m'accompagne en toute chose. À travers elle, je ressens que Carrón est près de moi. Il est à des milliers de kilomètres mais il est présent pour moi comme un père pour son enfant. Dans mon cœur il y a un petit Kireka² et moi aussi je sens que je peux chanter que Rose m'a rendue libre, car c'est le cas. Elle m'accompagne vers Lui ».

Peter, venu du Cameroun, a décrit son expérience de la maladie et de l'abandon, puis la découverte d'amis qui ont eu envers lui des soins et une attention que lui-même n'avait pas. « Pour moi c'était l'occasion de rencontrer Celui qui rend la vie vraiment grande », a-t-il raconté.

Le matin suivant, nous nous sommes tous rendus sur le rivage du lac Victoria. Le Nil naît ici et à travers les branches des arbres centenaires du jardin botanique d'Entebbe l'on entrevoit le bleu intense du ciel. C'est dans cette nature luxuriante et splendide que nous célébrons la messe. Ensuite, quel spectacle : au milieu des feuilles qui tombaient à cause du vent, une quinzaine de jeunes à la peau noire, mais avec une prononciation du Trentin impeccable, entonne des chants alpins. Que c'est émouvant de voir que la simplicité du regard des Alpains reflète la simplicité et la beauté de ces jeunes !

Je me souviens des paroles avec lesquelles l'Italien Davide Biasoni, un des

responsables du mouvement, a ouvert cette deuxième journée : « L'appartenance est ce fil rouge qui nous relie à la possibilité d'être des hommes, en Afrique comme en Russie, parce que l'événement de Jésus Christ, qui est totalement humain, change le rapport entre la réalité et moi et introduit une nouvelle façon d'être ».

C'est vraiment ainsi : nous sommes unis, nous sommes Un, et l'harmonie dans laquelle tous ont déjeuné au bord du lac ou ont joué au football est à la fois simple et extraordinaire. Il est évident pour chacun qu'un Autre les fait à chaque instant. Mais la journée n'est pas encore terminée... Henos, de l'Éthiopie, raconte comment sa vie a changé après la rencontre avec le mouvement dans son pays et la nécessité qu'il a éprouvée, après le Meeting et l'Assemblée des responsables du CLU³, de proposer l'école de communauté à ses amis qui maintenant le suivent. « La plus grande surprise pour moi a été ma sœur, qui a un caractère plutôt revêche. Après avoir participé à une rencontre, elle m'a remercié par ces paroles : "Enfin j'ai trouvé ce que je cherchais" ».

« C'EST À TOI QUE JE TIENS »

Le père Stefano, un capucin médecin en mission depuis 30 ans, a construit une œuvre grandiose à Madagascar. C'est un génie dans son travail, mais il en mourait littéralement. Toute sa formation au séminaire avait comme but de s'oublier pour la gloire de Dieu, de sorte qu'il a été bouleversé lorsque l'année dernière, pour son travail, il a rencontré Franco, un Italien du mouvement. Comme toujours, le père Stefano parlait de son travail et de son plus grand souci : ce que deviendrait son hôpital s'il devait s'en aller. Mais Franco l'a pris de court : « Si je t'aide, c'est seulement parce que je tiens à toi, pas pour l'hôpital... ». « Ma personne intéresse quelqu'un ? ». Franco l'a invité aux ►►

» exercices de la Fraternité et au Meeting. Le père Stefano explique : « On m'a dit exactement le contraire de ce que mes supérieurs m'ont toujours répété au séminaire. "Va au fond de ton humanité et tu iras plus au fond dans ta vie spirituelle". » C'est pour lui une nouvelle naissance.

Ensuite c'est à Fredy, l'un des jeunes de Rose, de prendre la parole : « J'étais orphelin, maintenant je ne le suis plus. J'ai perdu mes parents, qui ont été tués par les rebelles en 1993. Ensuite, je me suis installé à Kampala, où la vie est devenue encore plus dure. Souvent je n'avais rien à manger, je vivais d'expédients ». Jusqu'au jour où il a entendu parler de Rose et décidé d'aller la rencontrer. Il s'attendait à un chef assis dans son bureau, mais elle dansait avec les femmes du Meeting Point. De là naît l'amitié avec elle, l'école de communauté, jusqu'au jour de la rencontre avec Carrón : « Son regard m'a changé, m'a fait demander de pouvoir être comme lui, de sorte que j'ai commencé à le suivre à travers le regard des personnes qui m'ont été confiées. Ma culture a ainsi été rachetée : à partir de cet instant j'ai commencé à suivre et ma vie a recommencé. Je n'ai rien perdu et j'ai tout reçu ; je n'ai pas perdu mes parents parce que je me suis rendu compte que le Christ est tout pour moi. Je L'ai, Lui, j'ai de nouveau mes parents, j'ai tout. La seule chose dont il a besoin est mon "oui" à chaque instant. Maintenant je vis avec quatre amis. Nous nous aidons à aller au fond de ce que nous avons rencontré et, à travers eux, je suis conduit à Lui. Je veux toujours rester avec Lui ».

Le dernier qui prend la parole est Deogracious : lorsqu'il a perdu son

père à 12 ans, ses parents ont refusé à sa mère les propriétés de son mari. Elle a tout fait pour faire étudier ses six enfants, mais les aînés ont bientôt été contraints à rester à la maison. En 2005 a lieu la rencontre avec Rose, en 2007 celle avec Carrón. « À

« Je n'ai rien perdu, parce que j'ai compris que le Christ est tout pour moi. La seule chose dont il a besoin est mon "oui" à chaque instant ».

ce moment-là à l'école de communauté on parlait de la solitude, mais j'avais trouvé ce que voulais : je pouvais étudier et j'avais des amis.

Mais Carrón m'a lancé un défi : es-tu satisfait en cet instant ? Ne désires-tu pas quelque chose d'autre ? Lorsque j'ai compris qu'il avait raison, cela a été comme une injection de vie nouvelle ; de la même façon, le fait que je suivais quelqu'un qui me connaissait mieux que je me connais a été une découverte grandiose. Je me suis rendu compte que suivre l'école de communauté était suivre ma vie, réaliser mon propre moi. À partir de cet instant, tout est devenu intéressant, même le chant, car nous chantions pour un Autre, j'avais un visage à suivre ».

UN FIL ROUGE

Chaque instant est un témoignage, chaque déjeuner ou dîner est une occasion pour entendre le récit de ce que le Mystère fait parmi nous dans les coins les plus reculés de l'Afrique.

Le dernier matin a lieu l'assemblée. Deux heures abondantes ne suffisent pas, car chacun voudrait parler, ému qu'il est parce qu'il s'est senti embrassé ces jours-ci. Rose rappelle le fil rouge de ces vacances : nous nous sentons libres seulement dans l'appartenance. « Dans l'appartenance, j'ai commencé à découvrir la tendresse envers ma vie et donc, par conséquent, la tendresse

envers la vie des autres. On ne peut pas donner ce qu'on n'a pas. Une personne qui appartient, qui se découvre aimée, devient protagoniste de sa vie, car elle reçoit la conscience qui l'unit à toute la réalité. Je deviens le maître de la réalité, non parce que je la possède, mais parce que je suis possédé par Celui qui fait cette réalité. La vie est cette découverte d'une paternité en action. La réalité appartient à mon Père, voilà pourquoi je n'ai pas peur ».

UN COMPAGNON DE VIE

Davide clôture l'assemblée : « Nous ne devons pas nous étonner de notre trahison, de notre incapacité. Nous devons seulement ne pas résister à la grâce, à l'événement lorsqu'il se produit. Jésus Christ est devenu mon compagnon, non dans mes pensées, mais dans le concret de la vie, dans une compagnie qui transmet un regard différent. Vous l'avez bien décrit, et non seulement vous l'avez décrit : vous lui avez rendu témoignage. À travers votre "oui", cela est devenu possible pour moi. Je suis né dans le mouvement, don Giussani m'a baptisé, j'ai grandi dans le mouvement, mais sans cette contemporanéité tout cela n'est rien. Voilà ce que je nous souhaite : que nous puissions utiliser tout ce qui est à notre disposition, notre compagnie, l'école de communauté, pour que nous puissions être prêts à dire "oui" au Mystère, en redécouvrant que nous avons vraiment besoin de tout ».

1. L'infirmière Rose Busingye, consacrée dans les *Memores Domini*, est responsable du Meeting Point International, une ONG ougandaise qui s'occupe des malades du SIDA et de leurs orphelins dans quatre *slums* de Kampala.
2. Un des *slums* de Kampala où intervient le Meeting Point International.
3. Communion et Libération Universitaire.

Vraiment beau et bon !

Le 17 décembre dernier a eu lieu à Grenoble, pour la troisième année déjà, notre traditionnel « dîner caritatif » au profit de l'AVSI.

PAR ELISE CLAVEL ET BÉNÉDICTE DUBUS POUR LA COMMUNAUTÉ CL DE GRENOBLE

« LES FORCES QUI CHANGENT l'histoire sont les mêmes que celles qui changent le cœur de l'homme ». C'est cette réflexion qui a guidé la préparation de notre dîner caritatif 2010.

Cette année, afin d'inviter plus de monde, nous avons loué une très belle salle dans un ancien monastère : Le Clos des Capucins à Meylan. Au total : 60 invités assis, 8 serveuses, 4 concertistes et 7 personnes en cuisine sous la direction de Maria Rosa Mattavelli. Ce dîner est d'abord proposé à nos amis comme un geste de charité dans ce temps de préparation à Noël : 25 euros pour un bon repas italien, reversés pour la construction d'une école à Haïti. Mais cette soirée est surtout pour nous une occasion d'inviter nos patrons, nos collègues de travail et nos familles pour

vivre un moment d'amitié en leur donnant ce que nous sommes !

Et enfin, ce geste est pour nous. Il nous permet de vivre concrètement ce lien fraternel. Pour moi, couper des tomates pendant une heure et demi pour la *bruschetta* avec Alessandro, beurrer deux cent quatre-vingt feuilles de bricks avec Maria Rosa, c'est vraiment vivre notre fraternité. Et puis les dizaines de trajets de Gualtiero sur le verglas et dans la neige, les répétitions du clarinettiste avec les musiciennes japonaises, le nettoyage de la salle à 2 heures du matin...

À travers cet événement, nous avançons dans la recherche du Christ dans nos vies, ici à Grenoble, et cette quête continuera même après la réussite du projet d'Haïti. C'est pour cela que chaque détail de la soirée nous semble important : l'invitation, l'accueil, le vin et les pâtes, les bougies

et les paillettes sur la table, le concert joué au début de la soirée par des musiciens de qualité. Parce que c'est une façon de parler du Christ que de se donner jusqu'au bout, c'est une façon de parler du Christ d'accueillir nos amis en leur donnant quelque chose de vraiment beau et de vraiment bon.

Le don de chacun, à sa mesure : l'aide matérielle, la communication, les dons de nourriture, le service fait par des collégiennes de Notre-Dame de Sion, les petites mains dans la cuisine, les moments passés ensemble et le travail fait depuis plusieurs semaines pour la préparation de ce dîner, tout cela parle de notre communauté à Grenoble, de cette « amitié différente », de cette rencontre que nous avons faite. Et lors de ce dîner caritatif, chaque année, c'est de cela que nous voulons témoigner, c'est cela que nous voulons donner et vivre. **T**

Dîner caritatif

vendredi 17 décembre 2010



www.avsi.org



Les dons de cette soirée seront versés à l'ONG AVSI, fondée en 1972 et présente dans 35 pays, pour soutenir le projet de reconstruction et d'accompagnement des personnes en Haïti.



Vendredi 17 décembre à 19h30
Concert suivi d'un dîner italien
Clos des Capucins, chemin des Capucins, Meylan

Participation : 25€
RSVP avant le 25 novembre
06 71 78 68 54 / mariaros66@hotmail.com



Désirés par Dieu

Le besoin. Le désir. Et le parcours par lequel toute l'existence (comme l'énonce le titre de la prochaine édition) peut devenir « une immense certitude ». Le cardinal Jean-Louis Tauran, président du conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, a développé cela pour nous, en présentant à Rome le prochain événement de Rimini. Jusqu'à découvrir que le temps « n'est pas quelque chose qui passe, mais **QUELQU'UN QUI VIENT ».**

PAR LE CARDINAL JEAN-LOUIS TAURAN

QU'EST-CE QUE LE DÉSIR ? Assurément, il est quelque chose de très différent du besoin. Le désir est une tension de tout son être vers l'objet aimé : par exemple, un moine désire la vie éternelle avec une ardeur spéciale. Le besoin, par contre, est une tension vers un bien qui nous est nécessaire pour notre bien-être : par exemple la faim. Une fois la faim satisfaite, ce besoin n'existe plus. Dieu nous a créés avec de nombreux besoins. Mais, en tant que créatures, faites à l'image de

Dieu et appelées à participer à sa vie, nous avons quelque chose en plus. Même lorsque tous nos besoins sont satisfaits, il restera toujours en nous le désir de quelque chose de plus grand : tous nous désirons, peut-être sans pouvoir le nommer, Dieu. Et la caractéristique du croyant, c'est que – avant même de désirer Dieu – nous devons faire l'expérience d'être désirés par Lui.

RECONNUS ET AIMÉS

Une fois établi que nous désirons Dieu et que, avant tout, nous sommes désirés par Lui, alors vient la certitude : nous sommes connus et reconnus

par un Dieu qui est Père, Fils et Esprit Saint. Ma confiance en Dieu ne repose pas sur des vérités, des sentiments ou des expériences. Elle vient plutôt de la conviction que la vérité ultime de ma vie ne vient pas de moi, mais d'un Autre, qui éclaire ma vie et lui donne un sens. Cela ne veut pas dire pourtant que le croyant serait à l'abri du doute. La foi est certitude, mais non pas sécurité. Elle est certitude car elle est fondée en Celui qui me la donne, Jésus Christ : Celui-ci me dit qui est Dieu et qui je suis, moi. Mais la foi est aussi *non-sécurité* car elle est toujours liée à moi et à ma faiblesse. Souvenons-nous de

Pierre marchant sur les eaux : tant qu'il regarde Jésus, il marche ; dès qu'il détourne le regard de Lui, il commence à s'enfoncer. La foi comportera toujours un risque : la possibilité du doute. Elle est en même temps certitude et risque. En pensant aux grands rassemblements de Rimini, qui sont pour nous tous un témoignage de la vitalité de l'Esprit Saint, lequel est capable de transformer une assemblée de milliers de personnes en une sorte de Cénacle, il me semble important d'éviter tout triomphalisme, toute arrogance ou tout sentiment d'autosuffisance, parce que nous sommes tous pétris de bien et de mal, et que nous ne sommes jamais certains de ce que nous serons capables de faire ou de ne pas faire demain.

SEULE UNE PERSONNE

Notre grande certitude est une personne qui s'appelle Jésus de Nazareth. On peut résumer toute l'aventure de la recherche philosophique de l'humanité en cette seule question : à savoir si, dans l'histoire, un homme a pu avoir le droit de dire qu'il était Dieu ; non parce que cet homme-là s'auto-définissait Dieu, mais parce que Dieu s'est fait homme. Il s'agit d'un événement réel, qui s'impose à tous comme un fait troublant. Si le Christ est ressuscité, alors cela concerne non seulement ma vie privée, ou celle de ma communauté : cela concerne tout le monde. Il est toujours fascinant de découvrir combien le christianisme a fait découvrir à l'homme son unité. Car il n'y a pas deux pôles : l'un humain qui s'opposerait à celui de Dieu, il n'y a pas d'opposition entre l'homme et Dieu, mais plutôt entre la glorification de Dieu, d'une part, et l'idolâtrie de l'homme d'autre part. Il nous faut maintenant revenir à la Bible, dans laquelle l'homme a trois dimensions. La première consiste en la gestion équilibrée des ressources de la création : Dieu convoque les animaux et les présente à l'homme pour que celui-ci leur donne un nom. L'homme biblique est donc

appelé à acquérir la « domination » sur toutes les richesses de l'univers et à les mettre à sa propre disposition. Le chrétien n'est pas troublé face aux progrès de la science. Deuxième dimension : l'homme biblique est toujours en relation avec les autres : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Ainsi, la création de la femme n'est pas en relation avec la conservation de l'espèce, mais avec le fait qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. L'amour humain est l'expression de la nature fondamentalement communautaire de l'homme, qui n'a pas été fait pour la solitude mais pour le partage.

EXISTER À DEUX

La troisième dimension de l'homme biblique est l'adoration. Nous devons reconnaître qu'à tout instant nous sommes dépendants de Dieu. Pendant que je vous parle, Dieu me donne l'existence. Pour un homme, exister c'est être en relation avec un autre. Exister, c'est toujours être à deux. La prétention de l'homme à être autosuffisant est une illusion. Après les six jours de travail pour « dominer » le monde, il a été donné à l'homme un septième jour pour reconnaître la souveraineté de Dieu. Il en résulte qu'un homme sans adoration est un homme mutilé. Lorsque nous refusons tout humanisme athée ou marxiste, ainsi que l'humanisme libéral, ce n'est pas pour défendre Dieu, mais bien plutôt l'homme : car un homme sans Dieu n'est pas pleinement humain. La science sans Dieu, la technique sans Dieu, mettent le monde en danger. Cela constitue la *négarion de l'humanisme*. L'Occident doit sa supériorité à ces deux choses : la science et le christianisme ; le drame d'aujourd'hui est que cet Occident a un bagage scientifique et technique de premier ordre, tandis que spirituellement il est sans racines. On peut se demander si, séparée du christianisme, la science ne deviendra pas à la fin un cadeau mortel.

LAÏC « PROPHÈTE »

L'expérience du Meeting de Rimini, pour moi et pour les personnes à qui j'ai fait découvrir cette réalité, c'est de pouvoir toucher de la main que nous pouvons aller à Dieu à travers les réalités terrestres et les réalisations de l'intelligence humaine : la culture, la technique, la science. On pourrait donc affirmer que la tâche du chrétien face aux engagements terrestres, c'est de les consacrer. La grande nouveauté de ces dernières années, c'est que l'Église affirme que nous pouvons aller vers Dieu à travers nos activités quotidiennes.

C'est dans la vie telle qu'elle est, avec ses beautés et ses contradictions, que nous devons trouver Dieu. Chaque situation, chaque circonstance doit nous conduire à Dieu. En Europe, certains de nos contemporains se sentent attirés par l'hindouisme, qui leur semble détenteur d'une sagesse, d'une façon unitaire de penser et de vivre l'harmonie intérieure. Nous avons bien davantage !

Nous ne cherchons pas la paix dans l'évasion du quotidien, mais dans un certain regard que nous portons sur les réalités du monde, reçues de Dieu, et qu'à notre tour nous lui restituons, et je pense que c'est bien cela la merveilleuse harmonie du christianisme. Aucune découverte, aucune révolution ne nous donnera rien d'aussi important que Jésus Christ. Il est le but ultime ! En dehors de Lui, il n'y a rien. C'est en Lui qu'est le salut. En Jésus Christ, vrai Dieu et vrai homme, la création matérielle et spirituelle, le passé, le présent et le futur prennent toute leur consistance. Quelqu'un est venu pour nous dire qui est Dieu et qui est l'homme, et pour faire de nous, de tous les hommes de tous les temps, des pèlerins vers la Vérité, qui n'est pas autre chose que la rencontre que nous ferons un jour, lorsque nous verrons Dieu face à face.

Ce jour-là nous comprendrons que le temps qui passe n'est pas quelque chose qui passe, mais Quelqu'un qui vient. **T**



Premiers résultats d'analyses en provenance du ciel

PAR MARCO BERSANELLI
UNIVERSITÉ DE MILAN
INSTRUMENT SCIENTIST DE PLANCK-LFI

Dans quelques jours nous disposerons des premiers résultats d'analyses de la mission qui enquête sur les origines de l'univers. Un projet commencé en 1992, avec la collaboration de scientifiques du monde entier. Nous avons demandé à l'un d'entre eux de nous présenter ce « **TRÉSOR DE DONNÉES INÉDITES** ». Quel en est le fruit ? Un avant-goût de la beauté qui va se dévoiler...

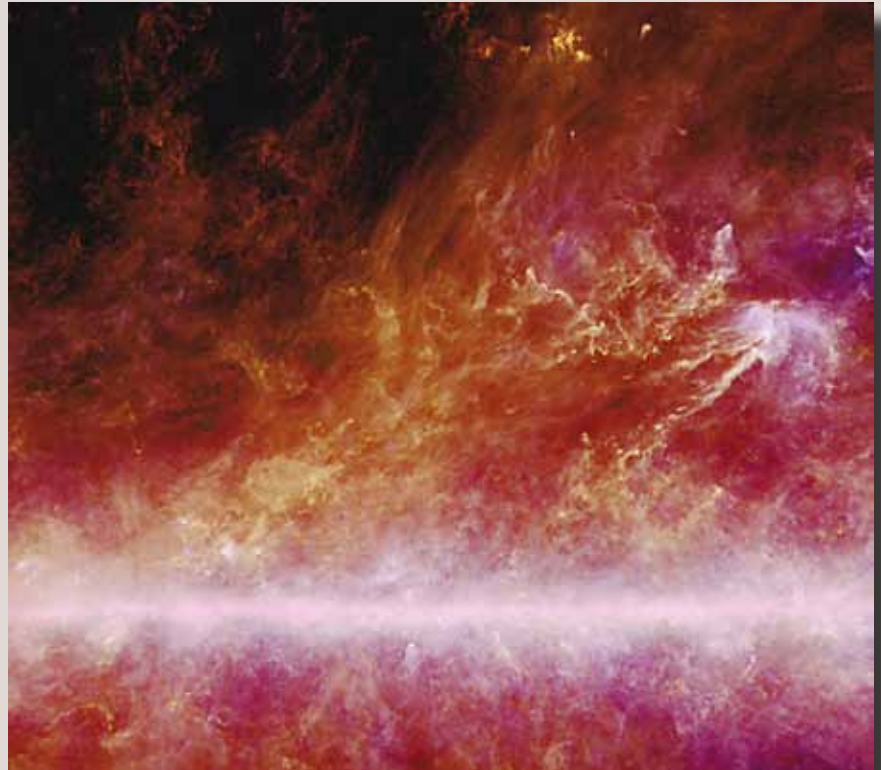
TOUT EST PRÊT pour les conférences de presse au cours desquelles le 11 janvier, à Rome, Paris, Copenhague et Seattle, les premiers résultats d'analyse de la mission spatiale Planck seront rendus publics, résultats décrits de façon détaillée dans une série d'articles scientifiques envoyés à la revue spécialisée *Astronomy and Astrophysics*. Il s'agit des nouveautés mûries pendant la première année de mission qui s'est achevée le 14 mai dernier et qui a permis à Planck de sonder sans interruption le ciel dans toutes les directions.

L'œil de Planck est conçu pour voir là où nos yeux ne voient que du noir, au fond du ciel. Depuis le moment où il a été mis sur son orbite (autour du point de Lagrange L2, à 1,5 million de km de la Terre), le satellite européen est en train d'établir une carte haute définition de la voûte céleste pour des longueurs d'onde de quelques millimètres, là où le ciel garde la marque tangible de son lointain passé. Les instruments de Planck enregistrent la très faible lueur diffuse (le « rayonnement de fond cosmique micro-onde ») provenant de l'ultime horizon de l'univers accessible : lumière qui a voyagé pendant toute la durée de vie de l'univers, portant avec elle l'image du cosmos qui venait de naître. Planck est en train d'établir cette image avec une précision encore jamais obtenue. Dans la trame uniforme de la lumière primordiale, on aperçoit de légères irrégularités ou « anisotropies » (on pourrait les comparer à des rides de quelques millimètres à la surface d'un lac de 100 mètres de profondeur), qui correspondent aux fluctuations de densité dans le cosmos informe et embrasé d'il y a environ 14 milliards d'années : ce sont, pour ainsi dire,

les « graines » initiales sur lesquelles ont germé les galaxies, les étoiles, et toutes les structures que nous observons dans l'univers actuel. Dans la statistique des anisotropies sont codifiées les valeurs des paramètres qui décrivent la composition, la

géométrie et l'évolution de l'univers, et que nous serons en mesure de déterminer de façon très précise et fiable grâce aux instruments de Planck.

C'est l'objectif final, prévu pour 2013 environ, quand toutes les ➤

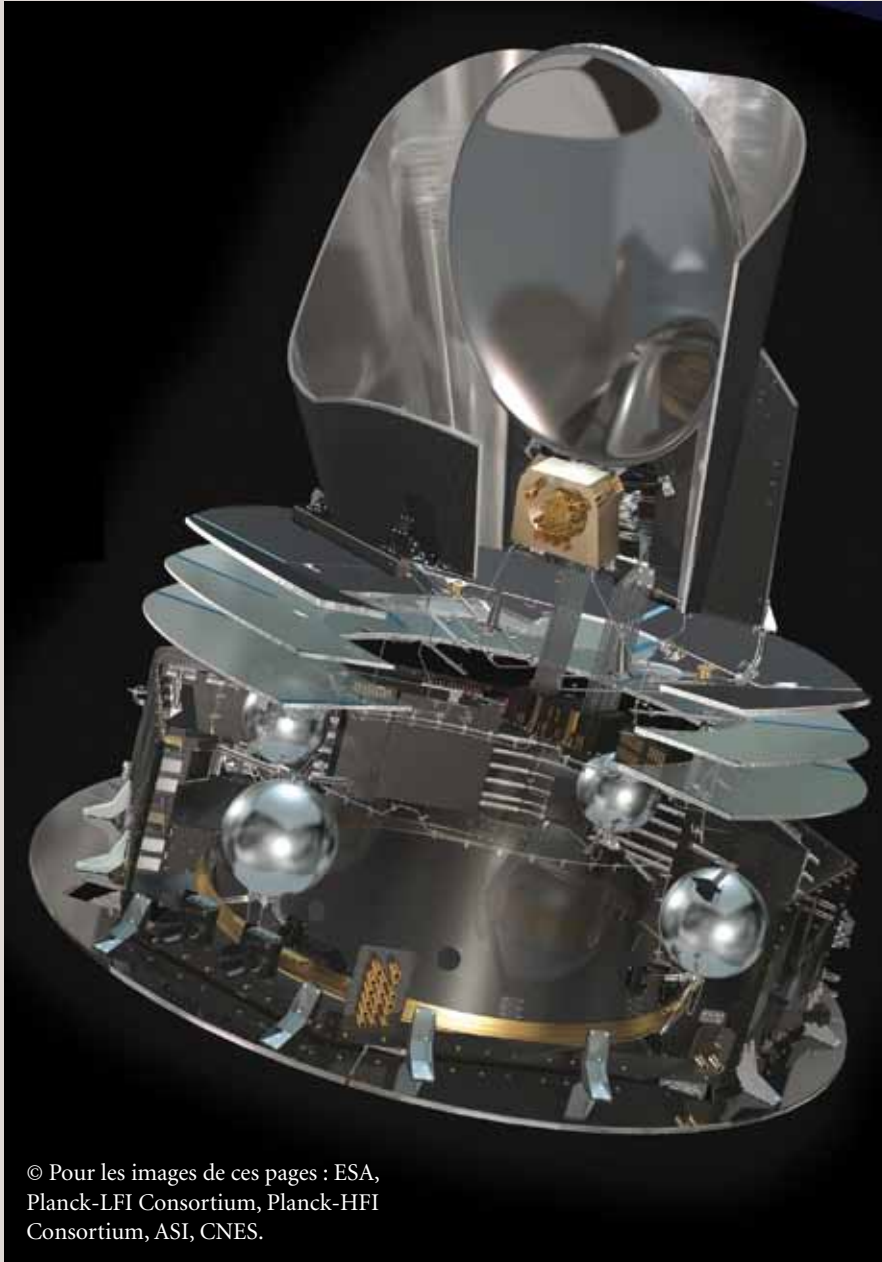


ÉTOILES NAISSANTES

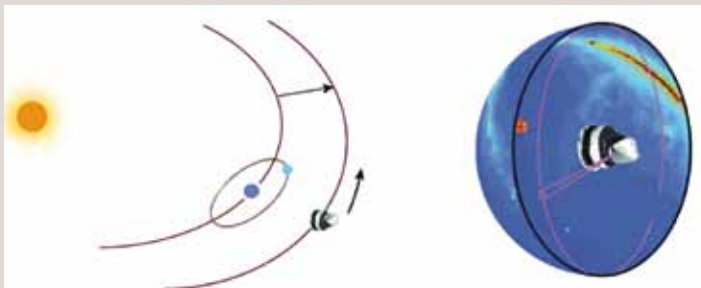
Ci-dessus, émission de poussière interstellaire à côté du plan de la Voie lactée ; l'image est obtenue en combinant les données de Planck avec celles du satellite IRAS.

Les étoiles ne sont pas éternelles et immuables, contrairement à ce que l'on pensait dans l'Antiquité. Aujourd'hui, on sait que les étoiles naissent et meurent, comme les fleurs, même si leur durée se compte en milliards d'années. Cependant il y a encore beaucoup de choses à comprendre sur les astuces que la nature a prévues pour que les étoiles

« réussissent » effectivement à se former sous l'action de la gravité à partir des nuages de matériau interstellaire. Un phénomène qui nous concerne directement, du fait que pour vivre nous avons besoin d'une étoile comme le soleil... Et puis, que diraient nos poètes d'un ciel sans étoiles ? Le catalogue de Planck jettera une lumière nouvelle sur les mystères de la formation des étoiles. En effet, ses instruments sont en mesure de sonder en profondeur les nuages de poussière dense et froide (quelques degrés au-dessus du zéro absolu), qui sont pour ainsi dire la matrice des nouvelles étoiles naissantes.



© Pour les images de ces pages : ESA, Planck-LFI Consortium, Planck-HFI Consortium, ASI, CNES.



tourne autour de son axe une fois par minute, en photographiant un « anneau » de ciel. Le télescope pointe à environ 90° du soleil, et il est protégé des radiations qui endommageraient les observations.

1 500 000 km

La distance du satellite de la Terre.

- 273° C

La température à laquelle sont refroidis les senseurs haute fréquence pour relever les radiations.

380 000 ans

Après le big-bang : l'époque cosmique vers laquelle Planck est en train de regarder.

4,20 mètres

La hauteur du satellite.

Le télescope de Planck fait 1,50 mètre de diamètre.

1 900 kg

Le poids du satellite.

Les résultats préliminaires du satellite Planck constituent les premiers fruits du travail collectif de scientifiques du monde entier, qui a commencé il y a plus de 18 ans par le projet et le développement des instruments. L'Italie a un rôle décisif dans la mission Planck et elle est à la tête du Consortium international pour l'instrument à basse fréquence (Low Frequency Instrument, LFI).

LES PRÉCURSEURS

Pendant certaines observations de l'intensité de la radiation dans la bande radio, en 1964 les astronomes Arno Allan Penzias et Robert Woodrow Wilson découvrent la radiation cosmique de fond micro-onde (*Cosmic Microwave Background, Cmb*), et remportent ensuite le prix Nobel de physique.

En 1989, la Nasa lance le satellite Cobe (*Cosmic Background Explorer*), qui permet à John C. Mather et George F. Smoot de découvrir les anisotropies du Cmb et d'obtenir le prix Nobel en 2006.

En 2001 commence la mission Wmap (*Wilkinson Microwave Anisotropy Probe*), qui par des relevés haute précision permet de

Ci-contre, l'orbite de Planck et un schéma de son fonctionnement : le satellite

déterminer, par exemple, l'âge de l'univers (environ 14 milliards d'années).

Planck reçoit les ordres et transmet les données par l'intermédiaire de la station de New Norcia, en Australie. La « salle de contrôle », qui le gère pendant les cinq heures de visibilité par jour, se trouve au *Mission Operation Center* de Darmstadt (Allemagne). Les données sont ensuite envoyées tous les jours aux *Data Processing Center* de Trieste (Italie) et de Paris, pour l'analyse scientifique.

OMBRES COSMIQUES

L'« ombre » d'un amas de galaxies sur le fond cosmique. Les données de Planck (carte colorée) sont superposées à la distribution du gaz à haute température (courbes blanches) tracée par l'émission X.

Les premiers résultats du catalogue de Planck s'étendent bien au-delà de notre galaxie. Peut-être que les données les plus spectaculaires du nouveau catalogue concernent l'observation sur l'ensemble du ciel de la configuration des amas de galaxies sur fond cosmique. Dans son voyage de presque 14 milliards d'années, la lumière primordiale rencontre parfois un amas ou un superamas de galaxies, structures énormes (dizaines d'années lumière) immergées dans un gaz raréfié de très haute température (dizaines de millions de degrés). Le gaz bouillant des amas interagit avec la lumière diffuse du fond cosmique. Par conséquent, en observant en direction des amas, on remarque qu'ils laissent une empreinte, presque une « ombre cosmique » sur la lumière primordiale. En termes techniques, on l'appelle « effet Sunyaev-Zel'dovich » et c'est une altération du spectre d'énergie des photons selon une répartition que les instruments de Planck sont capables de mesurer avec une grande précision, ouvrant la voie à de nouvelles enquêtes fascinantes.

» données auront été rassemblées et entièrement analysées. Mais, comme lorsqu'à la montagne, en gravissant le chemin qui conduit au sommet, nous sommes souvent surpris par une vue splendide et inattendue qui s'offre ici ou là au travers de la végétation ou entre les rochers que l'on est en train de longer, de même, chemin faisant, l'analyse des données de Planck nous offre de merveilleuses surprises. Et elles ne concernent pas l'univers des origines, mais l'univers récent, qui laisse ses empreintes dans les données. Et c'est justement ces empreintes « locales » qui seront au centre de l'attention dans cette première série de résultats.

TRACE DE GRAINES

Au cours de la première des deux années d'observations prévues pour sa mission, Planck a produit une première version de la nouvelle carte cosmique, obtenue en combinant les données recueillies par l'ensemble de ses 74 senseurs pour des longueurs d'onde comprises entre un centimètre et un tiers de millimètre. Comme sur une bonne photo panoramique, on a un sujet au premier plan (la végétation et les rochers tout proches) et un arrière-plan (la grande chaîne de montagnes à l'horizon). Dans le panorama cosmique de cette image, le premier plan est dominé par la Voie lactée (la composante blanc-violet, très intense, qui s'étire horizontalement) et par d'autres sources locales ; tandis qu'au loin on aperçoit l'univers primordial (l'arrière-plan uniforme rouge-orangé) : c'est le fond cosmique micro-onde, sur lequel on voit la structure granulaire des anisotropies, la trace des graines primordiales.

Pour obtenir la carte « nette » du fond cosmique – objectif final de Planck –, il est nécessaire de séparer

de façon précise les apports locaux provenant de la Voie lactée ou d'autres sources qui se superposent au signal cosmique et le brouillent. C'est une analyse très complexe, qui est en train de se dérouler actuellement. Ce processus de nettoyage des données permet d'obtenir, presque comme un sous-produit, des informations précieuses sur l'Univers « proche » : elles nous parlent, par exemple, de la naissance de nouvelles étoiles dans notre galaxie, de la nature des sources extragalactiques, des traces des amas de galaxies. Ce seront les premiers résultats d'analyse de Planck, qui seront rassemblés dans un vaste catalogue (*le Planck Early Release Compact Source Catalog*), et mis à la disposition de la communauté scientifique internationale à partir du 11 janvier : un véritable trésor de données inédites à décrypter. Des exemples ? Reportez-vous aux encadrés pour en avoir.

Certains résultats préliminaires sont émouvants et prometteurs. Et au fur et à mesure que la recherche avance, on voit grandir sous nos yeux une image de plus en plus nette de l'univers peu après sa naissance, avec une finesse encore jamais vue. C'est un privilège d'admirer ce spectacle, et encore plus de pouvoir le décrire. Mais, comme le savent bien ceux qui aiment la montagne, la beauté du panorama est en quelque sorte inséparable de la difficulté, de l'inquiétude, et même de l'aridité de certains moments de l'ascension. Car ce qui est beau dans le passage d'un col, comme dans la vue du sommet, c'est que tous les deux donnent un avant-goût d'une beauté encore plus belle. **T**

Pour en savoir plus :

www.esa.int/esaCP/SEMJYGRZ5BG_Belgium_fr_1.html
http://www.isdc.unige.ch/planck/planck_fr

La liberté religieuse, chemin vers la paix

AU DÉBUT D'UNE ANNÉE NOUVELLE, mes vœux voudraient rejoindre tous et chacun ; vœux de sérénité et de prospérité, mais surtout vœux de paix. [...]

Je pense en particulier à la chère terre d'Irak qui, dans sa marche vers une stabilité et une réconciliation tant souhaitées, continue à être une scène de violences et d'attentats. [...] Il est douloureux en effet de constater que, dans certaines régions du monde, il n'est pas possible de professer et de manifester librement sa religion, sans mettre en danger sa vie et sa liberté personnelle. En d'autres points du monde, il existe des formes plus silencieuses et plus sophistiquées de préjugés et d'opposition à l'encontre des croyants et des symboles religieux. Les chrétiens sont à l'heure actuelle le groupe religieux en butte au plus grand nombre de persécutions à cause de leur foi. [...]

Le droit à la liberté religieuse s'enracine dans la dignité même de la personne humaine.

[...] Sans la reconnaissance de son être spirituel, sans l'ouverture au transcendant, la personne humaine se replie sur elle-même, et elle n'arrive pas à trouver des réponses aux interrogations de son cœur sur le sens de la vie et à conquérir des valeurs et des principes éthiques durables. Elle ne peut donc même pas réussir à expérimenter une authentique liberté et à développer une société juste. [...] La dignité transcendante de la personne

est une valeur essentielle de la sagesse judéo-chrétienne, mais grâce à la raison, elle peut être reconnue par tous. Cette dignité, comprise comme une capacité de transcender sa propre matérialité et de rechercher la vérité, doit être reconnue comme un bien universel, indispensable pour la construction d'une société orientée vers la réalisation et la plénitude de l'homme. [...]

La liberté religieuse est à l'origine de la liberté morale. En effet, l'ouverture à la vérité et au bien, l'ouverture à Dieu, qui est enracinée dans la nature humaine, confère une pleine dignité à chaque personne et elle est garante d'un respect mutuel et plénier entre les personnes. C'est pourquoi la liberté religieuse doit être comprise non seulement comme une absence de la coercition, mais d'abord comme une capacité d'ordonner ses choix selon la vérité. [...]

Une *liberté ennemie* ou *indifférente* à l'égard de Dieu finit par se nier elle-

même et ne garantit pas le plein respect de l'autre. Une volonté qui se croit radicalement incapable de rechercher la vérité et le bien n'a plus de rai-

sons objectives ni de motifs pour agir, sinon ceux que lui imposent ses intérêts momentanés et contingents, elle n'a pas « une identité » à conserver et à construire en opérant des choix vraiment libres et conscients. Elle ne peut donc revendiquer le respect de la part d'autres « volontés », elles aussi détachées de leur être plus profond

et qui, de ce fait, peuvent faire valoir d'autres « raisons » ou même aucune « raison ». L'illusion que l'on puisse trouver dans le relativisme moral la clé d'une coexistence pacifique, est en réalité l'origine des divisions et de la négation de la dignité des êtres humains. On comprend alors qu'il soit nécessaire de reconnaître une double dimension dans l'unité de la personne humaine : la dimension religieuse et la dimension sociale. À cet égard, il est inconcevable que des croyants « doivent se priver d'une partie d'eux-mêmes – de leur foi – afin d'être des citoyens actifs ; il ne devrait jamais être nécessaire de nier Dieu pour jouir de ses droits ».

Si la liberté religieuse est chemin vers la paix, *l'éducation religieuse* est une route privilégiée pour donner aux nouvelles générations la possibilité de reconnaître en l'autre un frère et une sœur. [...] La famille fondée sur le mariage [...] s'insère dans ce contexte comme première école de formation et de croissance sociale, culturelle, morale et spirituelle des enfants, qui devraient toujours trouver dans leur père et leur mère les premiers témoins d'une vie orientée vers la recherche de la vérité et de l'amour de Dieu. [...] Quand la liberté religieuse est reconnue, la dignité de la personne humaine est respectée à sa racine même, et *l'ethos* et les institutions des peuples se consolident. À l'inverse, quand la liberté religieuse est niée, [...] la dignité humaine est lésée, et de cette manière se trouvent menacées la justice et la paix, lesquelles se fondent sur l'ordre social

Si la liberté religieuse est chemin vers la paix, l'éducation religieuse est une route privilégiée.

CÉLÉBRATION DE LA 44^E JOURNÉE MONDIALE DE LA PAIX**LE 1^{ER} JANVIER 2011**Extraits du message du pape Benoît XVI
Du Vatican, le 8 décembre 2010

juste qui s'édifie à la lumière de la Vérité Suprême et du Souverain Bien.

*En ce sens, la liberté religieuse est aussi un acquis de civilisation politique et juridique. C'est un bien essentiel : toute personne doit pouvoir exercer librement le droit de professer et de manifester individuellement ou de manière communautaire, sa religion ou sa foi, aussi bien en public qu'en privé, [...] La réglementation internationale reconnaît ainsi aux droits de nature religieuse le même *status* que le droit à la vie et à la liberté personnelle, car ils appartiennent au *noyau essentiel* des droits de l'homme [...].*

L'instrumentalisation de la liberté religieuse pour masquer des intérêts occultes [...] peut provoquer des dommages énormes aux sociétés. [...] Il faut donc que les États et les diverses communautés humaines n'oublient jamais que la liberté religieuse est une condition de la recherche de la vérité et que la vérité ne s'impose pas par la violence mais par « la force de la vérité elle-même ». [...] Les communautés chrétiennes [...] ont fortement contribué à la prise de conscience de la part des personnes et des peuples, de leur identité et de leur dignité, de même qu'à la conquête d'institutions démocratiques et à l'affirmation des droits de l'homme ainsi que des devoirs correspondants.

Aujourd'hui encore, [...] les chrétiens sont appelés, non seulement à un engagement civil, économique et politique responsable, mais aussi au témoignage de leur charité et de leur foi, à offrir une contribution précieuse à l'engagement rude et exaltant pour la justice, le développement humain intégral et le juste

ordonnement des réalités humaines. Exclure la religion de la vie publique, c'est enlever à cette dernière un espace vital qui ouvre à la transcendance. Sans cette expérience originelle, orienter les sociétés vers des principes éthiques universels s'avère pénible et il devient difficile de mettre en place des règlements nationaux et internationaux où les droits et les libertés fondamentaux peuvent être pleinement reconnus et mis en œuvre [...]

On ne peut oublier que le *fondamentalisme religieux et le laïcisme sont des formes spéculaires et extrêmes du refus du légitime pluralisme et du principe de laïcité*. Tous deux, en effet, absolutisent une vision réductrice et partielle de la personne humaine, favorisant dans le premier cas, des formes d'intégralisme religieux, et dans le second, de rationalisme. [...] Les lois et les institutions d'une société ne peuvent pas être configurées en ignorant la dimension religieuse des citoyens ou au point d'en faire totalement abstraction. Elles doivent se mesurer [...] à l'être de la personne afin de pouvoir la seconder dans sa dimension religieuse. [...]

Il existe en outre des formes plus élaborées d'hostilité envers la religion, qui, dans les pays occidentaux, se manifestent parfois par le reniement de l'histoire et des symboles religieux dans lesquels se reflètent l'identité et la culture de la majorité des citoyens. Ces attitudes alimentent souvent haine et préjugés et ne sont pas cohérentes avec une vision sereine et équilibrée du pluralisme et de la laïcité des institutions, sans

compter qu'elles peuvent empêcher les jeunes générations d'entrer en contact avec le précieux héritage spirituel de leurs pays. [...]

Je m'adresse maintenant aux communautés chrétiennes qui souffrent de persécutions, [...] particulièrement en Asie, en Afrique, au Moyen-Orient et spécialement en Terre Sainte. [...] Je demande à tous les responsables d'agir avec promptitude pour mettre fin à toute brimade

contre les chrétiens qui habitent dans ces régions. [...] J'exprime aussi le souhait qu'en Occident, spécialement en Europe,

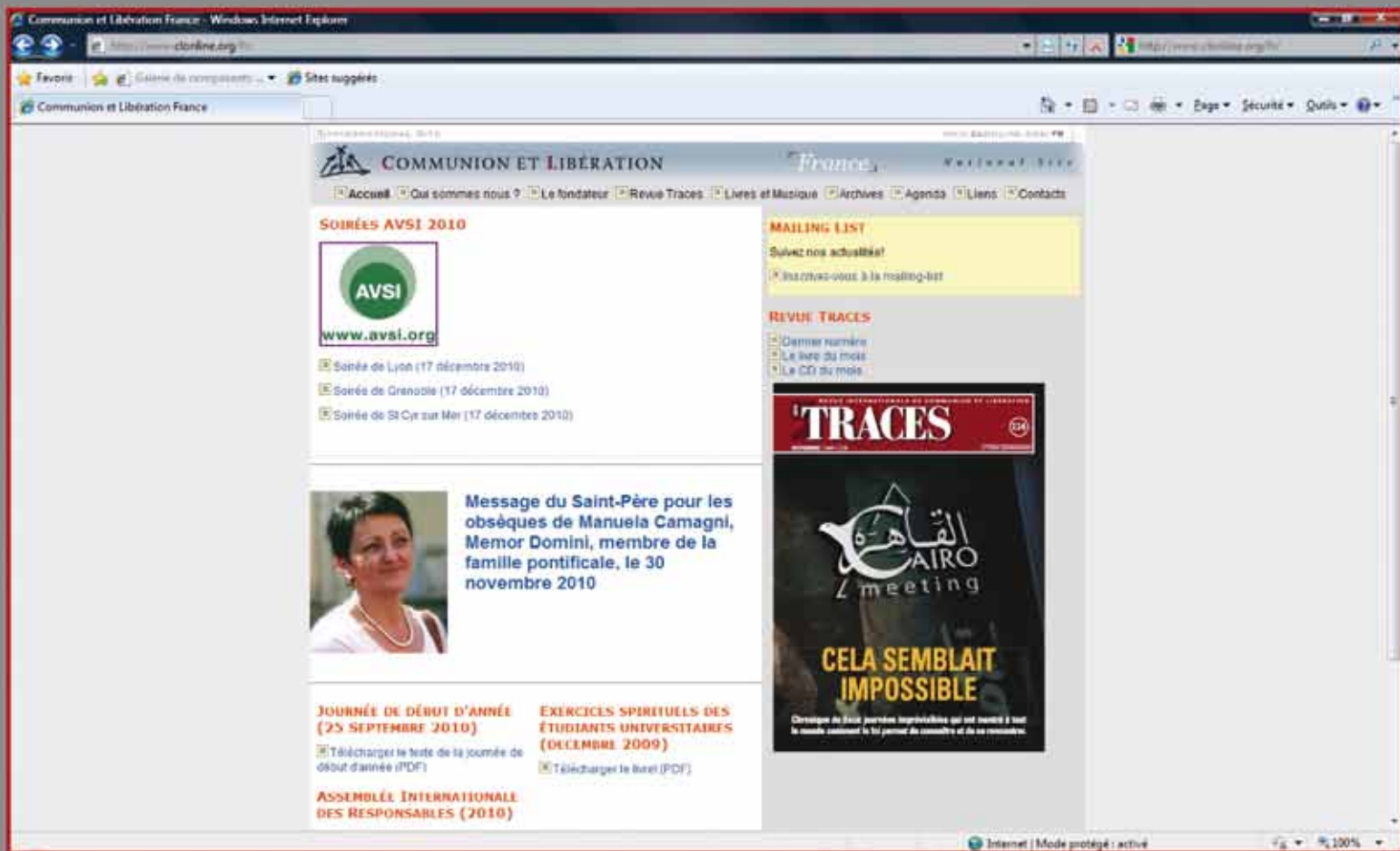
cessent l'hostilité et les préjugés à l'encontre des chrétiens qui veulent donner à leur vie une orientation cohérente avec les valeurs et les principes exprimés dans l'Évangile. Que l'Europe apprenne plutôt à se réconcilier avec ses propres racines chrétiennes : elles sont essentielles pour comprendre le rôle qu'elle a eu, qu'elle a et veut avoir dans l'histoire. [...]

Le monde a besoin de Dieu. [...] *La paix est un don de Dieu et en même temps un projet à mettre en œuvre, jamais complètement achevé. Une société réconciliée avec Dieu est plus proche de la paix. [...] La paix, en fait, est le résultat d'un processus de purification et d'élévation culturelle, morale et spirituelle de chaque personne et chaque peuple, processus dans lequel la dignité humaine est pleinement respectée. [...] Puissent tous les hommes et toutes les sociétés, à tout niveau et en tout point de la terre, faire sans tarder l'expérience de la liberté religieuse, chemin vers la paix !*



Pour garder le lien avec *Traces*, découvrez notre site internet :

<http://www.clonline.org/fr>



Retrouvez aussi les anciens numéros de *Traces* en quelques clics !